

Voyages, exotisme et romantisme : de l'identité du Pays Basque au XIXe siècle

Maitena Ritter

► **To cite this version:**

Maitena Ritter. Voyages, exotisme et romantisme : de l'identité du Pays Basque au XIXe siècle. Littératures. 2010. dumas-00560531

HAL Id: dumas-00560531

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00560531>

Submitted on 28 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Pau et des Pays de l'Adour
UFR de Lettres, Langues et Sciences Humaines

Master 1 Discours et Représentations
Parcours Poétiques et Histoire Littéraire



**VOYAGES, EXOTISME ET
ROMANTISME**
*De l'identité du Pays Basque au XIXème
siècle*



Mémoire présenté par Maitena RITTER
Sous la direction de Mr Ur APALATEGI
Maître de conférences en Etudes Basques à l'Université de
Pau et des Pays de l'Adour

- Soutenu le Vendredi 15 Octobre 2010 -



Promeneur au dessus de la mer de nuages de Caspar David Friedrich (1818)
(Musée Kunsthalle à Hambourg, Allemagne du Nord)

« Loué le peuple qui, par amour d'un parler sans diplômes et d'un pays sans diplomates, n'a place ni dans l'Histoire, ni dans la Géographie. Il passe sur les dunes des siècles, élégant et discret, sans laisser plus de traces que l'albatros sur les flots de la mer. Pauvres mortels, l'impalpable, seul, est immortel. »

Marc Légasse

Introduction

I) Identité générale et particulière

- a. L'identité toute en définition
- b. Historique : du côté de la France
- c. Du bon choix d'aborder le « cas basque »

II) Apport du XIXème siècle et de son Romantisme

- a. Parce qu'il s'agit d'exotisme avant tout
- b. De l'exotique au patriotique
- c. Quand le fictionnel dépasse le réel
- d. De la double mode du voyage pyrénéen
- e. Et qu'en est-il du Pays Basque ?

III) Explorations littéraires et textuelles

- a. Présentation des différents auteurs et de leurs récits de voyage :
Théophile Gautier, Victor Hugo, Prosper Mérimée, Pierre Loti et
Augustin Chaho
- b. Synthèse et Impressions des extraits : étude des différentes approches

IV) Vision actuelle de l'identité basque : comparaison des points de vue anciens et modernes, intérieurs et extérieurs

- a. Regards extérieurs : France / Espagne
- b. Voix d'Intérieur : Pays Basque

Conclusion

N'importe quel regard sur le Pays Basque suppose, d'une façon ou d'une autre, d'aborder un concept essentiel pour une telle nation et un tel peuple : l'identité. Celle-ci est en effet inséparable de l'essence même de tout pays et de toute culture. Et d'autant plus lorsque ce dernier est porteur de traits aussi caractéristiques et singuliers que l'*Euskal Herri*. Tout comme le débat sur l'identité nationale française a fait, il y'a plusieurs mois, couler beaucoup d'encre (pour rien ?), celle des Basques, revendiquée et défendue avec acharnement depuis bien longtemps maintenant, n'a pas fini de faire parler d'elle.

En effet, jusqu'à nos jours, certains courants politico-idéologiques, tels que le nationalisme, le traditionalisme ou le socialisme, des évènements politiques comme les guerres carlistes, la guerre civile de 1936 et la résistance basque au franquisme, et, tout simplement aussi, un fait de civilisation comme le tourisme ont mis le Pays Basque *à la mode* et les Basques *en vedette*.

Mais il est clair que c'est surtout au XIXème siècle que l'on donna de la visibilité à cette identité *euskarienne* et cela, en partie, par l'intermédiaire d'auteurs, d'écrivains, de voyageurs et de chercheurs pour la plupart ancrés dans un mouvement à la fois artistique, culturel et littéraire : le Romantisme.

Un célèbre auteur de langue basque, Bernardo Atxaga, l'avoue lui-même dans son œuvre *Pays Basque et Culture* :

« [...] nous devons notre existence au mouvement romantique et, plus concrètement, au mouvement romantique allemand. Si les Herder, Schiller, Grimm et autres n'avaient pas existé, s'ils n'avaient pas mis en lumière la notion de peuple (*Volk*) et l'esprit de ce peuple (*Volkgeist*) qui s'exprime, pour donner un exemple, dans ses contes et ses chansons, pas une seule des petites communautés possédant sa propre langue n'aurait survécu. Parce que, cela va de soi, l'absence de reconnaissance tue. S'il n'y a personne pour répondre à notre voix, s'il n'y a pas un autre qui nous regarde, un autre qui, en définitive, nous laisse un espace dans lequel il est possible de se mouvoir, la vie devient invivable. »

Bernardo ATXAGA, *Pays Basque et Culture : le réveil du hérisson*, Pau, CAIRN, 1999.

Il est important de rappeler ces années proches du XIX^{ème} siècle (1774 – 1791) où Herder, célèbre penseur allemand, défendit, dans ces différents ouvrages, les intérêts des peuples et des civilisations en les proclamant égaux en valeur (*Une autre philosophie de l'Histoire pour contribuer à l'éducation de l'Humanité ; Idée sur la philosophie de l'Histoire de l'Humanité*).

Pour lui, la justification d'une nation réside dans son être même parce qu'elle est dotée d'une originalité irréductible à quelque vue universaliste que se soit. La nation est une âme et une unité morale qui se reflète essentiellement dans la langue nationale d'où également une autre proclamation herderienne : celle du droit pour chaque peuple d'écrire dans sa propre langue.

Ainsi, pour chaque nation, surtout les plus petites comme le Pays Basque, le XIX^{ème} siècle fut une grande période d'épanouissement et d'émancipation par rapport aux cultures dominantes.

En ce qui concerne l'*Euskal Herri* et pour le mettre en rapport avec ce mouvement romantique déterminant, nous pouvons ajouter qu'il fut l'objet d'une grande curiosité pour les écrivains français à l'époque (cela est aussi sans nous rappeler les travaux d'Humboldt qui fonda essentiellement son étude des langues sur l'*euskara*, la langue basque, qu'il découvrit au cours de ses voyages en Espagne mais également au Pays Basque).

La plupart des voyages de ces auteurs se déroulent principalement aux alentours des années 1840/1860. A cette époque, tous ne connaissent pas les terres basques mais tous se sont fait plus ou moins une idée de l'Espagne. Celle-ci étant souvent irrémédiablement liée au Pays Basque dans l'esprit de bon nombre d'artistes à l'époque. Ces périple se transforment ainsi autant en voyages du hasard qu'en voyages de l'attente de voir ce dont on a déjà entendu parler ou ce dont on a pu s'imprégner dans les livres.

Nombreux sont les hommes de lettres qui foulèrent le territoire des basques ; c'est pourquoi, il nous a été donné de faire un choix. Un choix qui privilégia l'hétérogénéité, l'originalité et l'authenticité des points de vue.

De cette manière, il nous est ainsi permis de découvrir les récits d'auteurs français tels que Théophile Gautier, Victor Hugo, Prosper Mérimée et Pierre Loti mais également d'un écrivain tout aussi romantique que ces contemporains, qui eut pour seule différence d'être, pour sa part, d'origine basque : Augustin Chaho.

A travers ses différents témoignages, nous tenterons ainsi de voir de quelle manière nous pouvons étudier l'identité basque et la vision romantique de ce Pays Basque du XIX^{ème} siècle.

Nous aurons pour base la littérature de voyage agrémentée et exploitée par les problématiques et lignes de recherches suivantes :

En quoi l'approche romantique a-t-elle pu influencer une certaine idée de l'identité basque ?

Comment s'est organisée cette perspective ?

En quoi celle-ci a, en partie, permis au Pays Basque de sortir de son « invisibilité » et lui a donné une sorte de renommée ?

Et pourquoi un intérêt aussi éclatant à cette époque ?

En quoi reflète-t-il les attentes d'un XIX^{ème} siècle romantique ?

Les réponses à ces interrogations dessineront les grandes lignes de notre étude ; à savoir que, tout d'abord, la littérature de voyage aura, en effet, un franc succès au XIX^{ème} siècle : un fulgurant désir inassouvi d'exotisme et l'envie de découvrir l'autre pour se découvrir soi-même gagnera l'enthousiasme général. Mais, lors de ces innombrables voyages, nous sommes au regret d'observer que l'identitaire tombe la plupart du temps dans le cliché et le stéréotype par la description récurrente de ce que l'on a lu et non pas de ce que l'on a vu. Voir ce que l'on veut voir prime sur ce qui est réellement devant ses yeux. L'image d'une Espagne perçue comme éternelle terre de passions par Gautier en est un bon exemple, nous le verrons.

Les Romantiques viennent également et sincèrement chercher dans les paysages des Pyrénées, du Pays Basque et de l'Espagne, une réelle authenticité, une véritable rêverie jusqu'à la contemplation de la Nature puis, plus profondément, de leur âme. C'est ce que certains trouveront. Mais en dehors du fait qu'une réalité se trouve propre aux yeux de celui qui la regarde et l'imagine, la terre *euskarienne* répondra réellement aux attentes de la plupart de ces romantiques en quête d'aventures, de paix et d'évasion.

Afin d'organiser au mieux notre étude, nous nous proposons de présenter quatre parties bien distinctes et progressives dans leur enchaînement.

Nous aurons ainsi, tout d'abord à faire à une première partie où nous aborderons le concept d'identité en général (en France) tout en dérivant sur l'identité basque en particulier, puis, nous enchaînerons avec une seconde partie qui rapprochera Exotisme, Romantisme et Pays Basque en prenant pour base de réflexion trois monographies :

Le Romantisme et les Pyrénées de Jean Fourcassié, *Voyager en France au temps du Romantisme* d'Alain Guyot et Chantal Massol et *Lire l'exotisme* de Jean Marc Moura.

La troisième partie viendra illustrer les propos et les observations de ces trois auteurs par la présentation et l'analyse de deux textes pour chacun des voyageurs cités plus haut.

Nous assisterons dans cette partie à la confrontation mais aussi au rapprochement de ces visions à la fois personnelles et générales. Des analogies et des différences qui permettront le dégagement d'une image plus ou moins globale de cet *Euskal Herri* du XIX^{ème} siècle.

Enfin, une quatrième partie viendra clôturer cette exploration. Sous l'apparence d'une ouverture, cette ultime section apportera le point de vue actuel que la plupart des gens, dont principalement des basques, porte sur le Pays Basque. Par des supports aussi riches que variés, cette vision plus *moderne* sera mise en comparaison avec celle, plus ancienne, étudiée dans ce mémoire. Nous verrons ainsi qu'à travers les siècles, les esprits changent. Ou pas.

Avant toute chose, il est important de préciser que nous nous engageons autant en territoire « basque français » qu'en territoire « basque espagnol » pour l'étude et l'approfondissement de ce concept.

« Nation.

Il ne s'agit pas seulement des habitants d'un pays ni de l'ensemble des personnes qui parlent une même langue mais encore et surtout d'un pluriel réconfortant, de l'une des multiples façons de dire *nous*. Synonyme, donc, de *famille*, de *société*, de *groupe* ; synonyme aussi, du moins au début, de *confrérie*, d'*alliance*, de *communauté*, de *cercle d'amis* ; synonyme enfin – à l'heure où les étendards flottants ne font plus vibrer le cœur de l'homme intelligent – de *chimère*, d'*illusion*, de *mensonge pieux*. « Si je dis que je me sens seul, c'est que je n'ai plus la force de dire *nous* », écrivait un poète basque dans sa dernière lettre. S'il avait été chinois ou japonais, peut-être eût-il dit : « *Avec le singulier et le pluriel, nous sommes trois : moi, nous et un pont qui s'est effondré.* »

Bernardo Atxaga, *Pays Basque et Culture : le réveil du hérisson*, Pau, CAIRN, 1999.

« La nation naît d'un postulat et d'une invention. Mais elle ne vit que par l'adhésion collective à cette fiction. Les tentatives avortées sont légion. Les succès sont le fruit d'un prosélytisme soutenu qui enseigne aux individus ce qu'ils sont, leur fait devoir de s'y conformer et les incite à propager à leur tour ce savoir collectif. Le sentiment national n'est spontané que lorsqu'il a été parfaitement intériorisé ; il faut préalablement l'avoir enseigné.

[...]

Elle est un idéal et une instance protectrice, donnée pour supérieure aux solidarités résultant d'autres identités : de génération, de sexe, de religion, de statut social.

[...]

Tout peut changer, hormis la nation : elle est le référent rassurant qui permet l'affirmation d'une continuité en dépit de toutes les mutations. »

Anne Marie Thiesse, *La Création des identités nationales, Europe XVIIIe – XIXe siècle*, Paris, Editions du Seuil, 1999 et 2001 pour la bibliographie mise à jour.

I) Identité générale et particulière

a. L'identité toute en définition

La meilleure façon de débiter l'étude d'un concept est d'observer tout d'abord les différentes définitions que l'on peut donner de celui-ci tout en faisant suivre un petit historique quant à l'apparition, l'évolution et l'installation de son appellation. Pour cela, nous utiliserons essentiellement des dictionnaires comme le *Robert Plus*, le dictionnaire de l'*Académie Française*, le *Trésor de la Langue Française* et le dictionnaire de l'*Encyclopaedia Universalis*. Voyons ainsi le sens que ceux-ci fournissent du terme *identité* en le rapprochant le plus possible de l'idée d'*identité nationale*, ce qui, au fond, est le principal sujet de notre étude.

- **Robert Plus :**

- Caractère de ce qui demeure identique à soi-même (*L'identité du moi*).
- Ce qui permet de reconnaître une personne parmi toutes les autres.

- **Dictionnaire de l'Académie Française :**

(*Emprunté du bas latin identitas, « qualité de ce qui est le même », dérivé du latin classique idem, « le même »*)

- Caractère de ce qui ne fait qu'un ou ne constitue qu'une seule et même réalité, sous des manifestations, des formes ou des appellations diverses.
- Caractère de ce qui, dans un être, reste identique, permanent, et fonde son individualité.
- *L'identité culturelle d'un peuple*, l'ensemble des traits qui le définissent, tels que sa langue, ses mœurs, ses croyances.
- *Identité nationale*, conscience d'appartenir à une nation en tant que telle.

- **Trésor de la Langue Française :**

- Caractère de ce qui, sous des dénominations ou des aspects divers, ne fait qu'un ou ne représente qu'une seule et même réalité.
- Caractère de ce qui demeure identique ou égal à soi-même dans le temps.

- **Encyclopédie Universalis :**

- Fait d'être considéré comme étant la même chose
- Ce qui fait la particularité d'un individu ou d'un groupe
- En anthropologie : d'une part, ce qui touche à l'identité des choses – comment les sociétés utilisent la relation logique d'identité (« A est A ») à propos des êtres (personnes et objets) constituant leur univers ; d'autre part, ce qui touche à l'identité des personnes et des groupes – comment un individu ou une collectivité se reconnaissent ou se rassemblent par une marque distincte ou sous une désignation commune. La question de l'identité est inséparable de celle de l'individuation.

Au vu de chacune de ces définitions, nous pouvons affirmer que l'idée d'*identité*, et plus particulièrement d'*identité nationale*, suppose une impression d'unité entre les hommes d'un groupe particulier qui auraient tous quelque chose en commun, d'identique, d'insaisissable et d'intemporel ; quelque chose de conscient qui fait partie intégrante de leur condition et de leur identité humaine propre caractérisée par un sentiment d'appartenance.

La conscience et l'appartenance sont les deux mots clés de ce concept : c'est la conscience de ce lien entre chaque homme d'un même groupe qui fait naître le sentiment d'appartenance ainsi que la reconnaissance des caractéristiques, des symboles et des différentes expressions de cette unité qui en découlent.

Si nous rentrons un peu plus dans l'idée même d'*identité nationale*, nous pourrions ajouter qu'elle désigne le sentiment, ressenti par une personne, de faire partie intégrante d'une nation.

Ainsi, un individu peut se déclarer *français* autant lorsqu'il est officiellement de nationalité française que lorsqu'il a l'impression de partager assez de *points communs* avec les Français pour intégrer et appartenir à leur communauté.

L'appellation *identité nationale* désigne aussi l'ensemble de ces *points communs*, entre les personnes se reconnaissant d'une même nation, et formant un ensemble d'habitus socialisants.

Le sentiment d'identité semble être intime à chaque personne.

Mais pourtant la sociologie et les études historiques ont montré que l'*identité nationale* d'une personne est une intériorisation de repères identitaires due à la confrontation permanente, récurrente et quotidienne de *points communs* de la nation, de manière intime, pratique (échanges économiques, pratiques sociales et religieuses diverses, langue parlée) et symbolique (références emblématiques concrètes ou intellectuelles), organisée souvent volontairement par l'État auprès des individus dès leur enfance (à travers l'école, la radio et la télévision par exemple), et, de manière générale, l'identité d'une personne n'est pas figée, elle évolue et correspond à un cheminement d'existence propre à chacun.

Un sentiment tout aussi intime qu'inconsciemment collectif donc.

De plus, le sentiment d'*identité nationale* de la plupart des citoyens d'un même pays tend à se renforcer lorsque leur nation est militairement menacée (un travail culturel collectif de chacun des citoyens ainsi s'engage). La nation sera alors exaltée par tous lorsque la menace s'intensifiera et se précisera (c'est ce qu'il se passa en 1914).

Mais un renforcement un peu trop appuyé de cette *identité nationale* peut laisser place à un revers dangereux : le nationalisme. Plus d'une fois, les peuples et les civilisations ont pu en être malheureusement témoins. Et le Pays Basque, d'ailleurs, est loin d'avoir échappé à la règle.

b. Historique : du côté de la France

En France, pendant les années 60 et 70, les notions de nation et d'*identité nationale* n'intéressent que l'extrême droite ou certains chercheurs et intellectuels travaillant sur le nationalisme, le nazisme et l'antisémitisme.

En effet, après la seconde guerre mondiale, le nationalisme apparaît comme responsable des horreurs de la guerre et en définitive des pires exactions du XXe siècle (racisme, totalitarisme, génocide, guerres). La construction européenne répond de fait au projet de dépasser les nations et passions nationales pour construire l'Europe afin de réunir les peuples dans une organisation politique commune. Parallèlement, les échanges avec le reste du monde rendent obsolète l'idée de l'indépendance nationale, et, l'extension de la logique puis des aspirations démocratiques tend à valoriser les formes d'identifications infranationales ou supranationales.

Mais, dans les années 1960, on assiste paradoxalement à la montée en force des identités, des revendications communautaires. D'ailleurs, au début, la notion d'*identité nationale* est mobilisée par les régionalistes (puisque les « régions » sont présentées comme des « nations » opprimées par des militants qui dénoncent l'impérialisme de l'identité dominante pour revendiquer le fait d'être, par exemple, basque, corse ou occitan comme *identité nationale*) et les militants de l'ethnicité qui l'imposent en se rassemblant pour que les cultures dites dominées soient reconnues comme de véritables « identités nationales ».

Dominique Schnapper, sociologue française, observe, de plus, qu'il y a peu d'études sociologiques dans les années 60 et 70 sur l'*identité nationale*.

On évoque souvent le tournant de 1974, avec la suspension de l'immigration et la fin de la décennie avec l'apparition du terme *identité* peu usité jusque là dans un sens collectif. Au cours des années 80, un retournement se produit par la montée du Front national qui impose l'expression *identité nationale* dans le vocabulaire courant.

C'est à partir de ce moment que la droite et l'extrême-droite récupèrent la notion.

Auparavant, à l'époque d'Herder particulièrement, on parlait « d'âme », de « génie », « d'esprit » de la nation : il s'agit d'un invariant dans le discours nationaliste et d'un élément fondamental du clivage droite / gauche.

En effet, ces expressions ont en commun de considérer l'entité de la « nation » comme s'il s'agissait d'un être humain.

L'identité nationale en vient donc à mobiliser les deux critères propres à l'identité d'une personne de chair et de sang, à savoir, comme il a été expliqué plus haut : la « mêmété » (« elle indique que X est un « idem » de Y par opposition à Z » Gérard Noiriel, *A quoi sert l'identité nationale*, Marseille, Agone, 2007) et l' « ipséité » (conscience de soi), deux concepts développés par Paul Ricoeur, philosophe français du XXème siècle. En partant de ces deux perspectives, l'existence d'une nation est possible tant que ses membres possèdent des caractéristiques qui permettent de les distinguer, de les différencier des représentants des autres nations.

De plus, par ce biais, s'amorcerait le mouvement de continuité dans le temps, c'est-à-dire de mémoire.

Une démarche qui se développa par exemple durant l'époque romantique et qui s'illustra par l'immense collecte des traditions et des contes populaires des Frères Grimm.

De ce fait, c'est durant ce XIXème siècle d'un romantisme acharné que la dimension culturelle de l'identité s'imposa en Espagne.

Ainsi pour une garantie de durée et d'unité, les membres d'une nation doivent revendiquer une origine similaire et faire état d'une permanence à travers l'histoire comme le fit et le fait encore avec résistance le peuple basque.

c. Du bon choix d'aborder le « cas basque »

De cette façon, au vue de l'historique de l'expression *identité nationale* et de son apparition progressive dans le vocabulaire, il serait peut être un peu anachronique d'en parler concrètement pour le XIXème siècle.

Bien sûr ce siècle ainsi que tous les auteurs romantiques qui l'ont parcouru ont mené les pays sur la voie de l'identité nationale. Chez les *euskaldun*, ce seront même les écrivains qui se mettront au service de leur culture, de leur pays et, au fur et à mesure, du nationalisme.

Ecrire en euskara deviendra une nécessité jusqu'à ce que celle-ci prenne la tournure d'une revendication.

Les auteurs se métamorphosèrent en gardiens et défenseurs de l'identité basque. Jusqu'à ce qu'ils en deviennent dépendants et qu'ils se retrouvent enfermer dedans.

Pour ce siècle, *identité culturelle* semble donc plus appropriée.

Surtout pour une nation telle que le Pays Basque, exemple de région fortement identitaire sur laquelle nous allons bâtir notre étude.

Avec un modèle comme celui-ci, le piège le plus évident serait donc de tomber dans un débat contemporain en assimilant à certains éléments des textes de ce XIX^{ème} siècle le conflit nationaliste de revendication indépendantiste et autonomiste actuel.

Il est ainsi facile de désirer voir, à notre tour, entre les lignes des écrivains romantiques français, les prémisses de ce que l'on peut observer, lire, voir et trouver au sujet de cet affrontement politique des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles.

De cette manière, garder une distance et un détachement par rapport à cet état de fait est une méthode et une approche obligatoires pour aborder de façon objective l'étude de ces textes.

Mais nous ne pouvons passer à côté du fait que ce désir de liberté et de conserver ce qui leur est propre a été, est et sera toujours omniprésent chez le peuple basque.

C'est une idée, une volonté, un désir, un débat qui est, au fond, indissociable de l'identité basque en elle-même.

Nous pourrions d'ailleurs voir et comprendre les raisons profondes, ainsi que la légitimité de cette lutte durant tout notre voyage à travers un XIX^{ème} siècle romantique épris de curiosité pour ce mystérieux *Euskal Herri*.

II) Apport du XIX^{ème} siècle romantique

a. Parce qu'il s'agit d'exotisme avant tout

Le mouvement romantique du XIX^{ème} siècle a vu naître une fascination et un goût inépuisable pour les voyages ; autant le désir d'échapper à soi-même, à une société qui dégoûte de plus en plus ses contemporains, de rencontrer l'*Autre* que le développement des moyens de communication en sont les causes premières.

Pour la plupart, nous avons à faire à des esprits malades qui ne cherchent que la fuite et la libération de ce que l'on a appelé le mal du siècle.

Alors que les auteurs classiques ne s'intéressent pas forcément à la nature, celle-ci est une des plus grandes sources d'évasion, de ravissement et donc d'inspiration pour les Romantiques.

Nature, pittoresque, tourisme et voyages sont, de cette façon, inséparables. Ainsi, se rendre en terres *étrangères* ne signifie pas uniquement étudier les institutions de l'*Ailleurs* mais également découvrir de nouveaux décors et paysages, d'autres types humains et partir à la recherche d'impressions jusque là encore inconnues.

« *L'explication fondamentale de la fascination qu'exercent les terres lointaines dégagées de leur légende est certainement le désir d'être un autre, d'être délivré de sa charge en épousant une situation différente de la sienne.* »

E. de Keyser, *L'exotisme*.

On donnera un nom à cette mouvance : l'exotisme (du grec tardif *exô-* « au-dehors », *exôtikos* « étranger, extérieur ») et une ligne de conduite : une attitude culturelle de goût pour l'étranger qui deviendra même une sorte de nouveau courant artistique.

Exotisme est un terme que l'on trouve pour la première fois dans la récente édition du dictionnaire de l'Académie où il est défini comme étant le *caractère de ce qui est exotique*.

Quant à *exotique*, l'Académie le caractérise d'après Littré : *qui n'est pas naturel au pays*.

Par ces définitions, nous ne pouvons donc que retenir le trait principal de ce concept, à savoir que l'exotisme semble être la description de ce qui ne nous paraît pas naturel ou normal à nous français.

En matière littéraire, mais aussi dans bien d'autres domaines, c'est ainsi une conception toute faite, un regard conditionné que nous avons d'un pays et de ses habitants.

Eléments vrais, voire vraisemblables et détails conventionnels fournis par les voyageurs, les explorateurs et les marins se retrouvent mêlés.

L'exotisme est comme une montagne à deux versants.

Le premier pouvant être celui de l'imagination : l'étranger est, en effet, imaginé de manière préconçue avant d'être réellement vu et exploré.

« une manière de postulat,...un préjugé artistique et littéraire, une habitude...reçue de nos lectures, de nos conversations, de nos visites aux musées, d'ailleurs »

Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française du XVIIème siècle*, Paris, Hachette, 1906.

C'est une vision que l'on peut qualifier ainsi de totalement subjective. Le risque étant que l'auteur y mêle un peu trop du sien, de son propre imaginaire, de ses propres envies, de sa propre vision du monde et de sa propre existence.

De plus, en dehors du fait que cette attitude intellectuelle et sentimentale se retrouve chez les lecteurs, elle touche de nombreux écrivains de l'époque. Des écrivains partant eux-mêmes pour de lointaines destinations qu'ils ont déjà matérialisées et dont les représentations artificielles peuplent leur esprit. Parfois, palabrant sur des pays et des peuplades qu'ils n'ont jamais rencontrés. Nous ne pouvons nous empêcher de penser à Musset sur la route de Venise ou Balzac fantasmant sur l'Égypte ou la Scandinavie.

Ainsi, par cet état de fait,

« l'exotisme serait surtout l'expression d'une documentation plus ou moins exacte appuyant une imagination plus ou moins heureuse, une intuition plus ou moins juste et qui permet d'atteindre un degré de réalisme et de pittoresque plus ou moins satisfaisant »

Jean Marc MOURA, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

Les romantiques se fabriquent de cette manière des contrées de fantaisie où ils peuvent laisser libre cours à leur rêve d'idéalisme et à leur désir d'évasion tout comme la plupart d'entre eux l'ont fait avec l'Orient. D'un seul espace de liberté, nous passons à deux : l'espace littéraire en lui-même ajouté au pays exploité par la plume.

Le deuxième versant de ce concept inverserait totalement l'idée de subjectivité. En effet, la description des lieux en question peuvent pleinement être une peinture tout à fait fidèle de la réalité mais d'une réalité qui aurait pour seule différence de ne pas être celle dans laquelle les écrivains vivent habituellement.

Au XIX^{ème} siècle, nombreuses peuvent, en fait, être les raisons de cette fuite, de cet appel vers l'Ailleurs : une curiosité toute personnelle, l'obéissance à la mode d'une époque et d'un courant, l'intérêt et le désir de se documenter sur les mœurs d'un pays afin de voir en quoi elles diffèrent de sa propre nation, afin d'en apprendre autant sur ces autres que sur soi-même, partir à la recherche de sensations jusque là encore inconnues et inexpérimentées, changer concrètement ses habitudes et élargir sa vision du monde. Sur ce versant, l'exotisme supposerait donc un minimum de curiosité, d'humanité mais aussi d'humilité car, confronté à la différence, il se doit qu'elle soit respectée. Un sens aigu et éclairé de la diversité des hommes et des choses est donc de mise.

« Il est surtout fait [...] de ce sens de la diversité ; il ne peut paraître que lorsque la pensée, enfin élargie, devient capable d'imaginer d'autres aspects que les aspects familiers et de se figurer des sensations ou des raisonnements faits sur un autre modèle que les siens. »

Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française du XVII^{ème} siècle*, Paris, Hachette, 1906.

Pour le XIX^{ème} siècle romantique, l'idée de la diversité des races et des mœurs est relativement récente. Mais tellement bien ancrée dans les esprits qu'elle se voit même légitimer les pires des exagérations en ce qui concerne la description de l'Ailleurs et de l'Autre : le seul fait que ces derniers ne soient pas de notre sol ne nous permet pas d'admettre qu'ils ont un rôle tout aussi actif et une raison tout autant d'être que nous-mêmes. C'est une des hypothèses exubérantes que nous pouvons rencontrer parmi tant d'autres.

C'est un long travail de prise en compte, de reconnaissance et d'acceptation de l'Autre dans toute sa différence et son extranéité. Un travail qui met également en avant les limites de l'esprit romantique de l'époque. Et peut-être même, en se risquant à aller plus loin, son hypocrisie. Cette déclaration d'aller vers l'Autre n'étant pas forcément accordée avec ce que nous trouvons dans les textes, nous le verrons. Les Romantiques semblent parfois s'enfermer dans ce qu'ils ont lu et ne veulent pas en sortir. Et cela, même sur le terrain. De par le fait qu'ils n'apprécient pas, au final, ce qu'ils voient, qu'ils ne le comprennent pas ou ne veulent pas le comprendre. Nous n'oserons à peine mettre en cause également la peur et l'incompréhension.

De ce fait, se dresse peut-être un seul trait de subjectivité : la personnalité de l'écrivain de par le choix de ce qu'il décidera de nous raconter, des anecdotes qu'il présentera ou pas à ses lecteurs. Un des exemples les plus criants serait celui de Mérimée qui agit en vrai inspecteur des monuments historiques, un caractère et un but clairement visibles dans ce qu'il choisit de nous présenter et dans la façon qu'il a de nous décrire la réalité rencontrée. L'image de l'endroit visité dépend ainsi totalement de la manière dont l'écrivain va dresser son récit de voyage. Elle devient une matière littéraire avec laquelle on peut faire ce que l'on veut.

Ainsi, cette forme ambivalente de l'exotisme, objective ou subjective, apportant une nouveauté certaine et unique, va connaître durant ce XIX^{ème} siècle romantique un réel succès et cela, sous deux aspects différents :

« [...] l'exotique dans l'espace, le goût de l'Amérique, le goût des femmes jaunes, vertes, etc. Le goût le plus raffiné, une corruption plus suprême, c'est ce goût de l'exotisme à travers les temps : par exemple, Flaubert serait heureux de forniquer à Carthage ; vous voudriez la Parabère ; moi, rien ne m'exciterait comme une momie »

Nous excuserons ces propos plus qu'explicites de Gautier (qu'il déclara aux Goncourt le 23 novembre 1863) car ils ont au moins le mérite d'être clairs !

Le voyage dans l'espace s'agrémentait ainsi d'excursions psychologiques et physiques dans le passé.

Mais, en plus de cela, une autre nouveauté viendra donner de l'ampleur à cette mode du voyage : le patriotique.

b. De l'exotique au patriotique

Notion qui, surtout chez les élites cultivées, se traduit par une volonté profonde et soucieuse de connaître son pays natal avant même de partir pour des destinations exotiques.

La Révolution a bouleversé les mentalités, les départements ont été créés, la Espagne s'en trouve profondément modifiée, autant d'un point de vue physique que psychologique : une réelle construction identitaire se met en marche.

Une démarche qui, d'ailleurs, ne se limitera pas qu'à la France. Bon nombre de pays d'Europe suivront le même mouvement.

Il s'agit désormais de mettre à jour une reconnaissance surtout géographique à un pays en pleine remise en question de ses frontières et de son organisation internes.

Mais aussi d'unifier les différentes régions, les différentes identités dans le but de faire naître une véritable communauté nationale.

L'identité générale de la nation doit être édiflée et cela, de façon solide. La nation doit être rassemblée. Et dans n'importe quel domaine que ce soit.

La centralisation, sur base d'enjeux politiques et idéologiques, se verra employée.

Ce rassemblement et cette appropriation du bien national sera d'ailleurs organisée par l'administration elle-même. Cette démarche devient un devoir national qui dépasse toute priorité.

Les voyageurs auront ainsi le rôle d'inventorier les différents éléments du patrimoine national pour constituer un patrimoine collectif (ce que fut la démarche de Mérimée par exemple).

Ils se voient ainsi endosser une mission d'ordre collectif et national.

Tous ne le feront pas. Mais un tel devoir va faire naître un nouveau style d'auteurs.

En effet,

« les missions nouvelles du voyageur le vouent à se trouver désormais parmi les gens de lettres ; le voyageur qui écrit va commencer à céder la place à l'écrivain qui voyage. S'amorce une modification, décisive, de l'économie du récit viatique, celle qui signe l'avènement du Voyage romantique : il entre en littérature »

Alain GUYOT et Chantal MASSOL, *Voyager en France au temps du romantisme : poétique, esthétique, idéologie*, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, 2003.

c. Quand le fictionnel dépasse le réel

Malgré tout, l'écriture du voyage reste, dans l'ensemble, très romantique et donc très proche d'un moi qui s'affirme toujours plus. En effet, l'expression du pittoresque par la peinture des sensations, la sensibilité à la nature mais aussi l'introspection s'en trouvent toujours autant renforcée.

Cette écriture d'un moi en quête permanente d'identité reste ainsi proche du rôle de mémoire du récit viatique. Aussi fragmentaire l'un que l'autre, ils ont un fonctionnement similaire : une démarche de construction, de redécouverte, d'introspection et d'unification.

De plus, par ce nouveau genre, se trouve mise en avant une nouvelle réalité littéraire :

« *le livre préexiste au voyage, il se confond avec lui, il en est, évidemment, la finalité* »

Alain GUYOT et Chantal MASSOL, *Voyager en France au temps du romantisme*, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, 2003.

Les deux ont un rapport de complémentarité et sont indissociables l'un de l'autre. Sans récit, le voyage n'aurait aucune visibilité et sans voyage, l'ouvrage n'existerait pas, ce dernier étant une forme d'aboutissement de l'aventure vécue.

De plus, le voyageur romantique se voit obligé d'amener avec lui toutes ses connaissances livresques ; l'intertextualité se retrouve donc à être, par excellence, l'espace dans lequel se déploie son écrit empiétant d'ailleurs souvent un peu trop sur le véritable récit et le véritable espace viatiques.

Nous nous retrouvons, de cette manière, régulièrement face à une fiction plus qu'à un récit de voyage au sens propre du terme. Eléments intertextuels, fictionnels et réalité se mélangent amenant à certains moments même un effacement de celle-ci. Le support référentiel se voit ainsi lui aussi intégralement voilé. Il n'y a plus de voyage réel. Nous tombons dans l'imaginaire.

Et comme le qualifie Nerval, nous nous mettons à lire les lignes d'un « voyageur d'imagination ».

Le voyage réel, que ce soit sur le territoire français ou à l'étranger, se double d'un voyage rêvé, l'espace visité prend également la forme et la teinte d'un espace imaginaire.

Du viatique nous passons au fantastique permettant ainsi la naissance à de réelles œuvres fictionnelles (c'est ce que nous pouvons observer par exemple chez les *Petits Romantiques* comme Aloysius Bertrand).

Parfois, nous ne nous rendons d'ailleurs même pas compte de cette contamination du fait de nos connaissances insuffisantes ou de la qualité narrative et dramatique du texte. D'un point de vue stylistique, l'écriture viatique prend souvent les formes de la lettre, du journal ou du mémoire ; le quotidien et l'intime s'expriment à la première personne ; le refus d'effets et de tournures littéraires est un topos du genre mais peut aussi être un choix stylistique (comme chez Flaubert, Hugo et Stendhal par exemple). Mais celui-ci n'est pas toujours respecté. En effet, certains préfèrent afficher un caractère factuel et prosaïque (Gautier). Une particularité est tout de même présente chez tous : que le voyage se déroule en Espagne ou à l'étranger, le récit est obligatoirement *exotisé*. Il s'agit là d'extranéité et tous les moyens sont bons pour le mettre en relief (expérience de l'altérité par la satire, détachement de l'aventure viatique, magie du souvenir).

L'écriture prend le caractère même de ce qu'elle écrit. Le récit de l'étranger aboutit à une narration déroutante et dépaysante. C'est une écriture qui *pose tout en étranger* (Stendhal).

Certains, comme Chateaubriand, ignorent ainsi délibérément leur référent ; d'autres, comme Stendhal, se voient contraints d'écrire à partir de rien (faire le récit d'un voyage qui n'a jamais été écrit), d'inventer la Espagne mais aussi un nouveau genre de textes.

Cette façon de faire, cette difficulté à saisir l'objet décrit dans les voyages réalisés à l'intérieur même du territoire français pose ainsi la question de la *référentialité* de l'écriture.

« C'est ce rapport essentiellement problématique à l'objet de l'écriture qui suscite, de même, la prise de distance : on ne peut qu'être frappé de la présence envahissante [...] de la parodie, de la satire, de l'ironie. Ironie qui prend pour cible le monde parcouru, les voyageurs croisés en chemin (Gautier, Flaubert) , qui se retourne sur le narrateur lui-même, ou sur son discours (Gautier) ; elle affecte les mythes que véhicule le récit autochtone – ceux de l'identité régionale ou nationale (Gautier, Hugo) – s'en prend à l'idéologie patrimoniale (Gautier) ; elle est, chez Stendhal, le moyen de la construction, par différence, de l'écriture viatique indigène. »

Alain GUYOT et Chantal MASSOL, *Voyager en France au temps du romantisme*, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, 2003.

Par les caractéristiques de son récit, le voyage réalisé sur le territoire français tourne ainsi à une sorte d'Anti voyage.

C'est par l'expression de la distance et la critique de ce qu'il visite que son existence est possible. L'écart mis en avant avec l'objet décrit lui apporte une certaine autonomie.

Il s'agit même parfois de « *construire un monde non référentiel et accéder au poétique* » (Alain GUYOT et Chantal MASSOL, *Voyager en France au temps du romantisme*, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, 2003), la plongée dans le rêve permettant ainsi au flâneur d'explorer l'autre qui est en soi.

Cet état de fait nous permet, de cette façon, de tracer les grandes lignes du voyage romantique en général. Sont mis à jour ainsi les clichés sur lesquels est entièrement bâtie l'ensemble de la littérature viatique mais aussi le pittoresque qui en est la composante principale. Est dénoncée également toutes les conventions qui définissent un genre du déjà-dit ou du déjà-vu et les contradictions qui lui sont inhérentes.

Selon Balzac, la Province française accède ainsi au statut d'objet littéraire sans relever toutefois des topoï de l'exotisme.

Une figure sera pourtant très exploitée par les auteurs de l'époque, âmes sensibles déjà tournés vers la montagne, et pourra être considérée malgré tout comme telle : celle des Pyrénées.

d. De la double mode du voyage pyrénéen

C'est une réalité, au XIX^{ème} siècle, les Pyrénées sont définitivement à la mode !

Et cela pour différentes raisons : les villes d'eaux pyrénéennes attirent de nombreux voyageurs, qui, pour certains, n'ont pas forcément de raisons précises de s'y rendre. Cela relevant d'une pure attitude grégaire. Il s'agit plus d'être à *la page* que de le faire simplement par envie.

« *Dans un certain milieu, tout homme qui connaît le code des obligations mondaines doit avoir fait son voyage aux Pyrénées.* »

Jean FOURCASSIE, *Le Romantisme et les Pyrénées*, Toulouse, ESPER, 1990.

De plus, il faut aussi savoir que le développement et l'amélioration du réseau routier de l'époque, mais aussi ferroviaire, est facteur de facilité pour de tels voyages (au début du XIXème siècle, la route carrossable atteint toutes les villes d'eaux). Surtout pour ceux qui viennent de loin ; de la capitale par exemple. Et ils sont nombreux.

En ce qui concerne les malades, en plus des soins propices pour une guérison certaine, ils ont accès à une abondante littérature médicale où les eaux en question sont analysées et étudiées, et dont les vertus sont reconnus et louées.

Enfin, l'aspect financier entre également en jeu : au tout début de ce siècle, un voyage en ces contrées coûte de moins en moins cher par suite de l'avilissement progressif de la monnaie. Puis, à partir de 1830, nous avons à faire à des bourgeois aisés de plus en plus nombreux dont les revenus ne cessent de croître. Beaucoup partent donc visiter les eaux renommées des Pyrénées.

Ainsi, parmi ces multiples voyageurs et malades, se trouvent naturellement des écrivains qui ne vont pas hésiter, face au cadre paradisiaque des montagnes du Sud de la France, à apporter leur touche de romantisme. En effet, les Pyrénées et leur beauté pittoresque sont largement propices à l'exaltation de la sensibilité du cœur et des sentiments sublimes. Les formes abruptes, précipitées et glaciaires de ces sommets se calquent sur la mélancolie et l'ardeur des passions de ces romantiques. Leur tempérament même s'accorde avec ces montagnes, faisant ainsi ressortir, selon les nuances, des touches de spleen, de joie de vivre, de recueillement voire de religiosité.

Mais ces Pyrénées ont également un atout que toutes les régions n'ont pas : la proximité avec l'Espagne. Cette terre est l'espace idéal pour l'expression du mystère et de la rêverie.

Elle est l'éminente représentante de l'amour chevaleresque et de l'honneur héroïque. On l'aime troubadour, langoureuse et galante. La vision de ces montagnes hybrides déverse sur les auteurs romantiques la brutalité de ces passions. Ils n'ont même pas à se forcer pour rêver ; le charme et la fascination opèrent d'eux-mêmes. L'Espagne est ancrée dans la conscience et l'inconscient de chacun. Et pourtant c'est l'esprit qui dirige tout...

De ce pays, on aime beaucoup de choses : les noms sonores (Ernani, Tolosa, Vergara, Astigarraga), la couleur (lumière et ciel d'un bleu immuable), la passion, les légendes, les enlèvements, l'hospitalité, les brigands, l'honneur, la grandeur d'âme, la jalousie masculine, les mœurs violentes et l'indépendance (« *J'aime l'Espagnol parce qu'il est type : il n'est la copie de personne.* » dira Stendhal). Du moins l'idée qu'ils s'en font. En effet, ils se forment une Espagne de rêve et de fantaisie, une vision préconçue en tête alors qu'ils ont à peine foulé le sol espagnol et ne repartiront que confirmés dans leur état d'esprit sur ce qu'ils ont vu.

« Au nom d'espagnol, impossible à un Français de ne pas voir d'abord un homme armé d'une guitare, se chauffant au soleil ou fredonnant sous la grille d'une fenêtre. » C'est l'Espagne des Orientales et d'Hernani, de Dolorida et de Don Paez ou de Clara Gazul et déjà aussi, un peu, celle de Carmen et de Tras los Montes. Comme l'Espagne, elle est d'abord motif à fantaisie échevelée. »

Jean MOURA, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

Une chose sûre, cette Espagne est une réalité géographique : les Pyrénées sont un prélude à celle-ci. C'est ce qui leur donne toute leur potentialité poétique. Comme si les voyageurs se trouvaient dans un entre deux. Du connu, ils partent vers l'inconnu. Un inconnu d'ailleurs qui commence à exhaler des parfums de contrées encore plus exotiques : l'Afrique et l'Orient.

Du moins, un inconnu inexploré réellement. Car son histoire, ses blessures et ses guerres semblent être intégrées et partagées par tous.

« En 1933, Henri de Régnier admirait l'embouchure de la Bidassoa pour les mêmes raisons que Flaubert. La tristesse déserte de cette lagune le préparait « à cette gravité qui convient aux approches de l'Espagne ». Et, depuis Hendaye, il n'imaginait pas l'Espagne autrement que, cent ans plus tôt, les voyageurs romantiques : « L'Espagne si âpre et si sérieuse, si fervente et si hautaine, rude et splendide à la fois, et qui s'étourdit de son incurable désespoir, de ses angoisses et de ses terreurs d'âme, au claquement des castagnettes, au grattement des guitares, au rythme de ses chansons et de ses danses, aux jeux sanglants de ses arènes qui lui font oublier un moment son long songe de feu et de cendre. Cette Espagne éloquente et taciturne dont j'avais si souvent rêvé était là... ».

Jean FOURCASSIE, *Le Romantisme et les Pyrénées*, Toulouse, ESPER, 1990.

En effet, les conflits espagnols sont loin de laisser profondément indifférente l'opinion française et les voyageurs qui s'aventurent en Pyrénées. Et pour cause, aux portes de cette Espagne meurtrie, ceux-ci ne trouvent que désolation. Nous pouvons ainsi voir Stendhal, Flaubert, Gautier se lamenter sur les ruines d'Irun ou de Fontarabie.

Les émotions fortes ainsi recherchées sont malheureusement également récompensées par ce biais.

Et, avec tout cela, l'exotisme ressurgit sur le devant de la scène. Il ne faut pas oublier que les romantiques sont là avant tout pour ça. Et c'est ce qu'ils doivent apporter à leurs lecteurs. Ceux-ci ne pouvant pas forcément d'eux-mêmes parcourir ces lointaines destinations.

Et les écrivains eux-mêmes ne sont pas sans connaître ces lecteurs en question enfermés dans l'ennui de leur petite vie tranquille et banale, et dans une imagination aussi stagnante qu'inoccupée. Il s'agit donc d'amener sur le devant de l'espace littéraire une certaine violence dans les scènes et les émotions décrites. Il en va parfois donc de la divagation et de l'exagération de l'imagination et de l'esprit. Ils se sentent ainsi responsables de réussir. Ce sont des textes réalisés autant pour eux-mêmes que pour leurs lecteurs.

L'amour que l'on porte aujourd'hui pour les Pyrénées s'exprime avec beaucoup plus de retenue et de pondération. Loin de nous l'idée de sous entendre que le sentiment de la montagne est mort ; le Romantisme a réussi à dégager des émotions si pleines de vérité et d'humanité que l'on ne peut croire qu'à son éternité.

Le fond demeure ainsi le même :

« cette exaltation de l'âme, cette volupté dont parle Rousseau, « qui n'a rien d'âcre ni de sensuel ». Le sentiment de la montagne, tel que les romantiques nous l'ont légué, s'est véritablement intégré à l'âme humaine ».

Jean FOURCASSIE, *Le Romantisme et les Pyrénées*, Toulouse, ESPER, 1990.

e. Et qu'en est-il du Pays Basque ?

Nous avons pu ici dresser un panorama de l'ambiance viatique de ces années romantiques et préparer les réponses aux questions que nous nous sommes posées au tout début de ce mémoire.

Poussés ainsi par une mode, une fuite, un devoir collectif ou une recherche plus personnelle, les romantiques vont porter leur voyage à travers les Pyrénées jusqu'aux portes des terres espagnoles. Il ne serait, en effet, pas permis de passer aussi près sans s'y arrêter.

Mais sur cette route, tous ne pensaient pas découvrir un autre pays, un autre peuple et une autre façon de vivre que celle de la France et de l'Espagne.

Une terre de transition obligatoire qui porte sans porter réellement les traces des deux pays dont elle est constituée.

Un pont entre deux réalités, deux mondes que tout oppose. Un pays hybride et singulier à la fois rencontrés par hasard pour certains et par amour pour d'autres.

En ce milieu du XIX^{ème} siècle, les romantiques se retrouvent confrontés à la réalité d'un pays sans état, d'une langue et d'un peuple sans origine connue : l'*Euskal Herri*, l'*euskara* et les *Euskaldunak*. Tout leur désir d'extranéité se trouve comblé mais aussi, dérouté.

A croire que les Basques ont fasciné, fascinent et fascineront toujours ; autant par leur culture, leur origine encore aujourd'hui inexpliquée ou leur langue toute aussi énigmatique.

Même bien avant le XIX^{ème} siècle, certains écrits sur le Pays Basque furent diffusés par différents auteurs plus ou moins célèbres : Alonso de Palencia qui accompagna Henri IV de Castille lors de son voyage sur les terres basques (1457), l'ambassadeur vénitien Andrea Navagiero (XVI^{ème} siècle), l'abbé italien Venturino (1572) ou bien Christian August Fischer (1800), écrivain allemand.

Et tous écrivirent leurs impressions et leurs observations, surtout sur ce qu'on peut appeler le *type basque*.

Nous trouvons ainsi des descriptions telles que :

« *Ce peuple, nous dit-on, est barbare, différent de tous les peuples et par ses coutumes et par sa race* »

(*Le Guide du Pèlerin de Saint Jacques* de 1139)

« *Ces gens ne respectent pas les lois et sont incapables de mettre de l'ordre dans leur gouvernement* »

(Alonso DE PALENCIA)

« *Chez les Basques, tout respire la noblesse, la grandeur, la hauteur et la générosité du caractère. Leur cœur est sur leurs lèvres. Ils sont doux comme des enfants quand on les traite en amis, des lions quand on veut les décider à quelque chose par des menaces, enthousiastes pour leur peuple, leur patrie et leurs vieilles occupations, fiers de leur organisation politique, jaloux de leur liberté et des ennemis indomptables de toute innovation.* »

(*D'Allemagne outre-Pyrénées en bateau et sur les routes d'Aquitaine* de Christian August FISCHER).

En plus de ces différents témoignages antérieurs et des travaux de Herder exposés plus haut, une étude demeure tout de même importante au tout début de ce siècle romantique en pleine mouvance de revendications identitaires des nations les plus *infimes* :

celui du philosophe allemand Guillaume de Humboldt dans les années 1800 qui mit l'*euskara* sur le devant de la scène.

De ses notes de voyages en *Euskal Herri* (*Primitivos pobladores de Espana y lengua vasca*, traduction de Francisco Echebarria, Minotauro, Madrid, 1959 et *Los vascos*, traduction de Miguel de Unamuno, Saint Sébastien, Astero, 2006), il tira un excellent profil psychologique des Basques de France et des Basques d'Espagne (comme le fit un autre voyageur, français cette fois, Etienne Boucher de Crèvecœur, dans son œuvre *Bidassoa et Pays Basque –Souvenirs de 1819*, La Rochelle, La Découvrance, 2006). Mais ce qui le marqua le plus chez eux c'est une culture intellectuelle et morale extraordinairement populaire : les premières et les dernières classes de la société ne sont point séparées par une distance énorme, comme dans d'autres pays où le peuple n'est qu'une masse inerte. Il avouera que cette particularité le conduisit à devenir l'un des plus grands promoteurs des Etudes Basques.

C'est pour lui l'occasion de mettre en place, avec cent cinquante ans d'avance, les principes de la description linguistique moderne : l'étude des langues en synchronie, l'étude descriptive et non prescriptive, l'importance du corpus et des informateurs ainsi que l'importance de catégories grammaticales décrivant précisément les phénomènes propres à la langue étudiée, ce qui le conduit à rejeter la pertinence des catégories de la grammaire latine pour une langue comme le basque.

C'est ainsi que, plus tard (1827-1829), il tentera de repenser dans toute sa généralité la grammaire universelle.

L'*Euskal Herri* bénéficie ainsi d'un contexte particulier de revendications identitaires généralisées et de la volonté de construction d'un patrimoine collectif national, de la banalisation des voyages mais aussi de la renommée des voyageurs qui le parcourent et qui sauront reconnaître et comprendre, pour certains, son identité et son peuple.

Cela devient tout simplement une mode de s'y intéresser.

Il apparaîtra ainsi aux yeux de tous de façon aussi énigmatique et magique qu'il semble être arrivé sur cette Terre.

Il n'y a pas de visibilité sans rencontre et sans reconnaissance. C'est une loi universelle malgré tout bien ingrate car elle noue une relation de dépendance qui peut être, parfois, étouffante voire destructrice. Le Pays Basque en souffrira autant qu'il en rayonnera (naissance d'une revalorisation culturelle et intellectuelle du basque qui motivera les écrivains euskariens à écrire dans leur propre langue par exemple).

Car encore aujourd'hui, la touche romantique a laissé des traces. Celle-ci s'est approprié le pays des Basques comme toute contrée exotique à l'époque et a bâti une bonne partie de son image.

Mais c'était sans compter sur le fait que la réalité basque était plus compliquée que ça. Et rares seront ceux qui en prendront pleinement conscience.

Nous avons passé assez de temps en compagnie de la théorie, dirigeons-nous maintenant vers la pratique et redécouvrons ensemble les récits de voyage de quelques romantiques qui s'égarèrent en terre euskarienne...

III) Explorations littéraires et textuelles

Comme vous avez pu le constater, notre choix s'est porté sur cinq auteurs.

Cinq écrivains, pour certains, hommes politiques, pour d'autres, simples voyageurs, qui se sont tous retrouvés en *Euskal Herri* pour des raisons différentes.

Nous sommes ainsi en présence de cinq rapports particuliers au pays ainsi que cinq points de vue bien singuliers. L'observation et l'étude en sont, de ce fait, d'autant plus intéressantes. L'intérêt repose sur la différence que ces auteurs entretiennent entre eux.

Et l'originalité sur la présence d'autant plus surprenante d'un homme de lettre bien de chez nous : Augustin Chaho.

a. **Présentation des auteurs et de leurs récits de voyages**

- Théophile Gautier : Quand Romantisme rime avec Exotisme

L'aventure en terre basque, et plus particulièrement en Espagne, commence d'une drôle de manière pour notre écrivain. N'ayant pas forcément fait le projet d'un tel voyage, il se sentit plutôt obligé de le réaliser, poussé par des amis et des connaissances qui, oubliant que le projet en question n'était, comme tout projet, qu'envisagé. C'est ainsi qu'il se retrouve à écrire au tout début de son récit :

« Je vous croyais à Madrid, disait l'un. – Etes-vous revenus ? demandait l'autre. Je compris alors que je devais à mes amis une absence de plusieurs mois, et qu'il fallait acquitter cette dette au plus vite, sous peine d'être harcelé sans répit par ces créanciers officieux ; le foyer des théâtres, les divers asphaltes et bitumes élastiques des boulevards m'étaient interdits jusqu'à nouvel ordre : tout ce que je pus obtenir fut un délai de trois ou quatre jours, et le 5 mai je commençais à débarrasser ma patrie de ma présence importune, en grimant dans la voiture de Bordeaux. »

Théophile GAUTIER, *Voyage en Espagne*, Paris, Julliard, 1964.

Une bonne excuse tout de même pour enfin quitter la France.

C'est donc en 1840 que le jeune Théophile, accompagné de son ami Eugène Piot, laisse Paris derrière lui ; une capitale qu'il n'a jamais quitté.

Il a vingt neuf ans et c'est son tout premier voyage. Un voyage qui en amènera bien d'autres (Algérie en 1845, Espagne en 1850, Grèce et Turquie en 1852, Russie en 1858, Egypte en 1869).

Après avoir traversé le Pays Basque, c'est à Madrid, en terres andalouses, qu'il s'attardera le plus ; ce trajet de Paris à Cadix nous est relaté dans son ouvrage, en quinze chapitres.

Une partie de ce récit fut publiée dans la *Revue des deux mondes*, en juillet 1842.

L'année suivante, deux volumes intitulés *Tras-Los-Montes*, paraissent chez Victor Magen, éditeur de l'époque.

Puis, en 1845, une nouvelle édition voit le jour et prend le titre définitif de *Voyage en Espagne*.

Réédité plus d'une dizaine de fois les années suivantes, le livre connaît un succès considérable.

Nous nous intéresserons ici particulièrement aux premiers chapitres de l'œuvre où l'auteur explore les villes de Bayonne, d'Urrugne, de Saint-Jean-de-Luz et d'Irun.

C'est donc sur la côte basque que nous nous retrouvons pour étudier le point de vue *gautien*. Mais les montagnes ne sont jamais loin...

- Victor Hugo : De la compréhension de l'identité basque

De tous nos itinérants français, Victor Hugo est le seul pour qui l'*Euskal Herri* n'est pas une terre étrangère lorsqu'il se met à la parcourir en 1843.

Alors âgé d'une quarantaine d'années et déjà bien célèbre de par ses nombreuses productions littéraires, il se rend en pèlerinage sur les lieux qu'il avait découvert étant enfant lorsqu'il suivait son père en service dans l'armée impériale (ses notes de voyageur ne furent publiées qu'après sa mort).

Il est également vrai que les échecs de ses toutes dernières productions théâtrales l'ont beaucoup fatigué : la région pyrénéenne semble être l'endroit idéal pour une remise en forme en eaux thermales, et cela, en compagnie de sa maîtresse, Juliette Drouet.

Cette redécouverte du « *plus ancien souvenir de son cœur* » (Hugo) le mènera exclusivement en Pays Basque (a contrario des autres voyageurs, il ne se rendra ni à Madrid ni en Andalousie).

Peu de voyageurs séjournèrent en *Euskal Herri*, tous étaient pressés de fouler la terre espagnole, si fascinante et si réputée ; Victor Hugo et Pierre Loti firent exception à la règle.

Et peu, nous le verrons au fur et à mesure de notre étude de textes, s'aventurèrent dans l'intérieur du pays. Ou, du moins, peu en laissèrent de témoignages.

D'ailleurs, de par les extraits choisis pour cet auteur, nous voici encore sur la côte basque, à Bayonne, puis sur la route de Saint Sébastien.

- Prosper Mérimée : Un Romantique en inspection ; lorsque l'esprit refuse l'emphase

C'est à partir de 1834 que Prosper Mérimée commence son recensement des ensembles architecturaux remarquables sur l'ensemble du territoire français. Il lance ainsi, avec un siècle d'avance, *l'Inventaire Général des Monuments et Richesses Artistiques de la France* projeté par André Malraux.

Romantique dit « réaliste », les déplacements qu'il entreprend sont loin d'être des balades d'agrément. Plus généralement, ses notes de voyage prennent l'allure de celles d'un Inspecteur des Monuments Historiques et non pas celles d'un rêveur ou d'un poète.

Sa première visite en Espagne date de 1830. Il s'y rendra six autres fois. Il est le premier des écrivains français de cette époque romantique à séjourner longuement en terre espagnole.

Il n'a que vingt sept ans et voyage seul.

Le Pays Basque est rencontré et découvert sur le chemin. La constitution de ces provinces est passée en revue et quelques mots d'*euskara* sont appris par notre écrivain.

C'est dans sa correspondance, maintes fois publiées, que nous pouvons découvrir ses récits de voyages et, plus particulièrement, son passage en *Euskal Herri*.

Ses *Lettres d'Espagne* (publiées en 1840) relatent ce tout premier voyage qui, de façon surprenante, naît plutôt d'un romantique avide de touche locale fuyant un léger chagrin d'amour :

« Vers l'an de grâce 1827, j'étais romantique. Nous disions aux classiques « vos Grecs ne sont point des Grecs, vos Romains ne sont point des Romains ; vous ne savez pas donner à vos compositions la couleur locale ». Point de salut sans couleur locale...en fait de poésie nous n'admirions que les poésies étrangères et les plus anciennes : les ballades de la frontière écossaise, les romances du Cid nous paraissaient des chefs d'œuvre incomparables toujours à cause de la couleur locale. »

[...]

« J'allais être amoureux quand je suis parti pour l'Espagne. C'est une des belles actions de ma vie. La personne qui a causé ce voyage n'en a jamais rien su. Si j'étais resté, j'aurais peut-être fait une grande sottise : celle d'offrir à une femme digne de tout le bonheur dont on peut jouir sur la terre, de lui offrir, dis-je, en échange de toutes les choses qui lui étaient chères, une tendresse que je sentais moi-même très inférieure au sacrifice qu'elle aurait peut-être fait. Vous vous rappelez ma morale : « l'amour fait tout excuser ; mais il faut bien être sûr qu'il y'a de l'amour... »

Prosper MERIMEE, *Lettres d'Espagne tirées de Romans et nouvelles 1* réunis par Maurice PARTURIER, Paris, Garnier Frères, 1967.

Les extraits sélectionnés se situent, eux, dans l'année 1866.

Et face à ces deux fragments des *Lettres d'Espagne*, nous sommes désormais, durant cette année là, en compagnie d'un Mérimée beaucoup plus distant : presque plus de place pour la rêverie romantique et le pittoresque. C'est le pragmatisme qui domine.

- Pierre Loti : Le Dernier Romantique, Euskaldun de cœur

Loti, dit le dernier des romantiques, est le seul de nos écrivains français pour qui le passage au Pays Basque fut, à l'origine, un passage obligé. C'est, en effet, par le biais de l'armée qu'il fera sa première rencontre avec l'*Ama Lur*, la Terre Mère des Basques.

Affecté sur le stationnaire de la Bidassoa, ce sera, au début, pour lui qu'une étape de plus dans sa carrière militaire. C'est sans grand enthousiasme qu'il se rend ainsi à Hendaye en cette année 1891.

Mais très vite le charme opère et en l'espace de quelques mois, l'écrivain se retrouve conquis par l'endroit, autant par son peuple que par sa terre. C'est d'ailleurs en *Euskal Herri* qu'il rencontrera sa femme, Juana Josepha Cruz Gainza, qui lui donnera trois enfants.

Il ira même jusqu'à louer une maison qu'il baptisera en euskara *Bakhar Etchea* (la maison du solitaire). Il finira par l'acheter et il quittera ce monde à l'intérieur même de celle-ci le 10 juin 1923.

Durant toutes ces années passées là bas, il n'aura de cesse de parcourir et découvrir le Pays Basque ; il en récoltera également de nombreuses et fortes amitiés.

Il chantera son exotisme dans diverses œuvres littéraires telles que *Ramuntcho*, publié en 1897, dont nous avons tous entendu plus ou moins parler.

Ce n'est pourtant point dans celle-ci que nous avons trouvé nos extraits mais dans *Le Pays Basque : récits et impressions de l'Euskal Herria* où Pierre Loti, nous raconte, de façon affectueuse, son amour et sa passion pour cette terre basque qui l'a adopté et dont il se sent, lui-même, point étranger.

- Augustin Chaho : Romantique politique ; quand le sang parle

Alors qu'il étudie le droit et la littérature à Paris, le Printemps des Peuples de 1830 ouvre les yeux au jeune écrivain qui prend conscience de son identité et s'éveille au sentiment national.

Tenu pour un ancêtre du nationalisme basque, il n'aura de cesse de se battre pour son peuple.

Sa vision de la nation *euskarienne* touche à une visée universaliste sur une base démocratique.

Une vision novatrice jusque là inconnue se met ainsi en marche : nous sommes dans les prémisses de la volonté d'indépendance et de réunification du Nord et du Sud de l'*Euskal Herri*, sous une forme républicaine.

Il n'a que vingt cinq ans lorsqu'il débute en tant que journaliste. Son premier article portera sur les guerres carlistes. C'est de cette manière que les historiens commencent à s'intéresser à lui.

En 1834, il réalise un voyage d'information en Navarre dévastée alors par la toute première guerre carliste. L'année suivante, il publiera un ouvrage entier sur son expérience vécue auprès de la résistance basque : *Voyage en Navarre pendant l'insurrection des basques (1830-1835)*. Chronique politique sur la vie quotidienne de ce mouvement de rébellion de ses compatriotes face à l'oppression libérale, Augustin Chaho nous dresse également ici un récit de voyage riche en observations de nature ethnologique.

C'est ainsi autant en journaliste engagé qu'en amoureux d'une terre et d'un peuple qu'il veut libres que le jeune auteur romantique se dévoile.

« On peut se demander légitimement pourquoi Chaho a pris la défense d'un pays, selon ses expressions, dépourvu de littérature nationale, aux structures politiques laminées par le centralisme, doté d'une langue moribonde, étouffé par le cléricisme. Ce n'est pas simplement parce qu'il était basque lui-même mais probablement parce que le pays basque représentait à ses yeux le meilleur exemple d'une société mutilée dans son histoire, sa culture, sa personnalité, par des siècles d'oppression politique, religieuse, militaire (la guerre carliste apportant la preuve manifeste de la tentative d'étouffement et l'illustration des visées centralisatrices des libéraux). »

Pierre BIDART de l'Université de Poitiers, Préface au *Voyage en Navarre pendant l'insurrection des Basques (1830-1835)*, Marseille, Lafitte Reprints, 1979.

Nous aussi nous pouvons légitimement nous demander pourquoi avoir ajouté dans notre corpus d'auteur un écrivain d'origine basque.

En dehors de l'intérêt littéraire et sociologique que ce choix suscite, nous pouvons dire que c'est une garantie en ce qui concerne la réalité telle qu'elle était à l'époque, Augustin Chaho faisant acte de véritable témoin de son époque et de son pays.

En effet, qui peut mieux parler d'un peuple et d'une terre qu'un de ses fils ?

Une chose est sûre : nous ne pouvons passer à côté du plus célèbre des romantiques basques.

Cette œuvre est importante dans son cursus littéraire mais ce n'est pas celle-là que nous avons choisie. C'en est une autre, presque à l'opposé de celle-ci. Beaucoup plus récente, beaucoup moins engagée et beaucoup moins ésotérique et donc davantage sur la même ligne de mire que celles de nos quatre auteurs français.

Elle se nomme *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan. Itinéraire pittoresque*.

C'est après une année d'exil à Vitoria qu'il se met à la rédaction de cet Itinéraire, laissant, par prudence, un peu de côté ses activités politiques. En 1855, il n'en paraîtra que la « Première Partie ».

Destiné à mettre en valeur le chef lieu de canton des Pyrénées Atlantiques (appelé à l'époque Basses Pyrénées) alors que sa notoriété commençait à s'affirmer, cet ouvrage va quand même bien au delà d'un simple guide touristique. En plus d'un grand voyage où tous les sites pittoresques sont évoqués, Augustin Chaho retrace également aussi l'histoire des lieux traversés et de ceux qui les habitent.

« On va d'ici-de là, cahin-caha, à travers le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule avec une rapide incursion dans le Béarn, mélangeant sans aucun ordre [...] les anecdotes, les légendes, les traits de mœurs, les détails d'histoire, des données géographiques, des renseignements sur les bains de mer, des indications pratiques sur les voitures publiques, les relais de poste, les promenades à âne, les logements en garni, les auberges, les fondas espagnoles etc. etc. »

Joseph ZABALO, *Augustin Chaho ou l'Irrintzina du matin basque*, Biarritz, Atlantica, 1999.

Nous sommes loin de l'homme engagé du *Voyage en Navarre*, beaucoup de choses se sont passées depuis mais une reste inchangée et même dans l'itinéraire, nous pouvons la ressentir : l'amour profond que Chaho porte à son peuple et l'idée fixe que c'est loin d'être un peuple comme les autres.

Maintenant que nous sommes un peu plus renseignés sur nos auteurs et sur leurs œuvres, voyons ce qu'ils ont fait de notre Euskal Herri...

b. Synthèse et Impressions des extraits : étude des différentes approches

Notre propre démarche fut de partir de deux thèmes précis : le Pays Basque vu sous l'angle observateur de son paysage et de ses richesses naturelles et ce même *Euskal Herri* regardé d'un point de vue identitaire par l'analyse et la considération de son peuple et de toutes les caractéristiques pouvant être retenues, dont l'identité qui en ressort selon les récits de nos voyageurs.

Les deux parties d'un même tout qui, dans le cas de ce pays sont inséparables l'une de l'autre.

Notre étude se divisera donc également en deux séquences.

En effet, nous nous pencherons tout d'abord sur le premier thème de la Nature puis nous étudierons, dans un second temps, les *Euskaldunak* eux-mêmes.

Nous pourrons observer, tout en les travaillant, que les textes, le style et le contenu des lignes de chacun des écrivains choisis restent, pour la plupart, réellement fidèles à leur personnalité mais aussi à toute une époque romantique qui a, nous pouvons le dire, fixé définitivement au XIX^{ème} siècle, les symboles poétiques d'une certaine image du Pays Basque.

1) Entre Mer et Montagne : les deux visages d'Ama Lur

Théophile Gautier

Premier Extrait

Le Zagal et les escopeteros

Irun – Les petits mendiants – Astigarraga

« [...] Comme la montée est rude, j'allai jusqu'à la porte de la ville, et, me retournant, je jetai un regard d'adieu à la France ; c'était un spectacle vraiment magnifique : la chaîne des Pyrénées s'abaissait en ondulations harmonieuses vers la nappe bleue de la mer, coupée çà et là par quelques barres d'argent, et grâce à l'extrême limpidité de l'air, on apercevait loin, bien loin, une faible ligne couleur saumon pâle, qui s'avancit dans l'incommensurable azur et formait une vaste échancrure au flanc de la côte.

Bayonne et sa sentinelle avancée, Biarritz, occupaient le bout de cette pointe, et le golfe de Gascogne se dessinait aussi nettement que sur une carte de géographie ; à partir de là nous ne verrons plus la mer que lorsque nous serons en Andalousie. Bonsoir, brave Océan ! [...] »

Lorsque l'écrivain quitte Irun, la rêverie l'emporte. Nous assistons alors à une description claire, à la fois apaisante et trop *terrienne* (certains termes, en effet, brisent la souplesse de la phrase, prenons comme exemple : « *barres d'argent* », « *incommensurable* », « *échancrure* », « *carte de géographie* »), une contemplation qui prend les couleurs, les lignes et la perspective d'un tableau et qui se dessine au fur et à mesure que l'auteur ajoute les différentes touches de ce qu'il a devant lui. Les couleurs essentiellement renforcent cette sensation.

Un tableau qui se met lentement en mouvement lors de la lecture. Le texte prend la forme même de l'instant qu'il est en train de vivre : une accumulation de détails qui s'enchaînent lorsque nous découvrons petit à petit un paysage.

Nous retrouvons ici le style du récit de voyage qui s'efforce de toujours retranscrire en direct les choses vues et vécues, les sensations ressenties au moment même de l'écriture.

Il nous est également permis de reconnaître le récit viatique par les noms donnés (« *Espagne* » « *Bayonne* », « *Biarritz* », « *golfe de Gascogne* », « *Andalousie* ») qui ancrent le narrateur dans un cadre spatio-temporel concret d'où un effet de réalité certain.

De plus, Gautier utilise une forme bien particulière pour nous dépeindre le Pays Basque qu'il est en train d'admirer : la personnification.

Par ce biais, nous sommes mis en présence d'une entité naturelle bien vivante composée de deux acteurs principaux : l'océan et la chaîne des Pyrénées (ce n'est pas sans nous rappeler la mode pyrénéenne dont nous avons parlé plus haut). Ces deux éléments, par des verbes d'action, de mouvement comme « *s'abaissait* » ou « *s'avavançait* », prennent vie sous la plume de notre voyageur qui en fait, au final, des personnages comme les autres, des êtres à part entière et en complémentarité permanente. Il finit même par saluer l'un deux à la fin : « *Bonsoir, brave Océan !* » à la manière qu'il saluerait un de ses amis.

Tout comme la France et l'Espagne, la mer et la montagne sont les deux faces du panorama basque.

L'un ne semble pas dissociable de l'autre, l'un fait ressortir l'autre et l'addition des deux donnent un *Euskal Herri* au-delà de toutes considérations politiques et géographiques.

C'est une des seules fois où nous sentons Gautier très proche et très respectueux du pays qu'il traverse. Ce serait un peu excessif de dire qu'il n'est agréable, dans ce voyage, que lorsqu'il parle de paysage mais il y'aurait à réfléchir là-dessus...

Les villes elles-mêmes se retrouvent personnifiées ; Biarritz devient, par exemple, une « *sentinelle avancée* ». Les trois dernières phrases donnent, tout de même, une teinte un peu militaire toujours de la façon dont il en parle : entre l'aspect de soldat de Bayonne et l'occupation de Biarritz, l'*Euskal Herri* est une terre qui semble loin d'être sans défenses.

De par la description picturale de Gautier, nous avons devant les yeux l'image d'un Pays Basque insaisissable mais de grande beauté, qui apporte autant par son côté mer que par son côté montagne, qui présente ses atouts naturels comme quelque chose de précieux à préserver. Un pays propice à la rêverie donc. Propice au romantisme, au *bucolisme* et à l'exotisme.

Victor Hugo

Premier Extrait

De Bayonne à Saint-Sébastien
29 juillet

« *Je suis parti de Bayonne au soleil levant. La route est charmante ; elle court sur un haut plateau, ayant Biarritz à droite et la mer à l'horizon. Plus près, une montagne ; plus près encore, une grande mare verte où un enfant tout nu fait boire une vache. Le paysage est magnifique ; ciel bleu, mer bleue, soleil éclatant. Du haut d'une colline un âne regarde tout cela.*

Dans le mol abandon
D'un mandarin lettré qui mange du chardon.

Voici un joli château Louis XIII, le dernier qu'ait la Espagne de ce côté du midi.

A Bidart, on change de chevaux. Je remarque, à la porte de l'église, une sorte d'idole bizarre, vénérée à présent comme autrefois ; dieu pour les payens, saint pour les chrétiens. A qui ne pense pas il faut des fétiches.

Saint-Jean-de-Luz est un village cahoté dans les anfractuosités de la montagne. Un petit hôtel à tourelles, dans le genre de celles de l'hôtel d'Angoulême au Marais, a sans doute été bâti pour Mazarin à l'époque de Louis XIV.

La Bidassoa, jolie rivière à nom basque, semble faire la frontière de deux langues comme de deux pays et garder la neutralité entre le français et l'espagnol. »

Tout comme Gautier, Hugo nous fait ressentir le style viatique dès le début de son extrait (« Je suis parti de Bayonne »). La présence de noms, d'ailleurs, le renforce.

Mais en ce qui concerne la description de ce qui l'environne, nous retrouvons une écriture un peu plus dépouillée, plus simple et transparente ; peut-être plus proche de la simplicité que nous retrouvons généralement dans les récits de voyage et que les auteurs de ce nouveau genre d'écrit affichent et revendiquent.

L'écrivain nous offre les choses telles qu'il les voit, telles qu'il les surprend ; nous pourrions même nous imaginer que lorsqu'il écrit, il se trouve dans sa « voiture » ; c'est l'impression que peut nous donner par exemple une phrase comme « *Plus près, une montagne ; plus près encore, une grande mare verte où un enfant tout nu fait boire une vache* » ou comme « *Voici un joli château Louis XIII, le dernier qu'ait la Espagne de ce côté du midi* ».

Nous sommes dans l'instantané et le spontané, dans les premières impressions de ce que des yeux peuvent voir. Cet extrait fait partie de ses notes cursives et menues qui, seulement, semblent fixer un souvenir, une idée à développer ou bien une image à préciser.

Par sa sincérité littéraire et son sens aigu du pittoresque, nous pouvons toucher du doigt le réalisme et l'authenticité de ce qu'il avance. Nous ne sommes également pas sans savoir que c'est un choix stylistique de la part d'un auteur comme Victor Hugo.

Il est intéressant de voir que nous retrouvons le même adjectif chez les deux auteurs lorsqu'il s'agit de décrire le paysage et la nature basques dans leur ensemble : « *magnifique* ».

Les deux entités souveraines du panorama euskarien sont également présents (« *la mer à l'horizon* », « *Du haut d'une colline* ») mais de façon plus sous entendue.

Sans artifices, Hugo fait du Pays Basque un endroit où il a l'air de faire bon vivre, paisible (l'immobilité de l'âne nous le suggère) et agréable.

Il nous est également impossible de passer à côté des détails historiques et architecturaux fournis par notre auteur. Ceux-là sont dignes d'un guide touristique (nous avons d'ailleurs parfois la sensation d'en feuilleter un lorsque nous lisons ses notes) avec les traits d'esprit critiques en plus (« *A qui ne pense pas il faut des fétiches* »), ce qui n'est pas sans nous déplaire.

Sa dernière phrase qui met en avant un aspect toujours aussi bucolique par la présence de la Bidassoa, se risque pour la première fois à une description assez imagée. Une description qui intègre l'une des plus essentielles des réalités basques.

Là bas, même une rivière porte la trace de l'*Euskal Herri* et Hugo nous le montre par le nom basque qu'il découvre.

Nous retrouvons également cette unité, cette complémentarité, ce mariage d'une dualité qui ne fait, au final qu'un et cela, que ce soit pour la langue, la terre et la nature.

L'*Euskal Herri* est une terre d'alchimie. Où le temps semble s'être arrêté. Et c'est avec une simplicité toute déconcertante mais ô combien vraie qu'Hugo nous décrit tout cela.

L'inspiration retrouvée dans ces Pyrénées vont d'ailleurs, il faut le savoir, nourrir nombreuses de ces œuvres par la suite.

Prosper Mérimée

Premier Extrait

Le 24 septembre 1866

A Jenny Dacquin

« Nous avons quatre jours de pluie par semaine ; les autres, il fait une chaleur étouffante, accompagnée d'un sirocco horrible. D'autres jours, la mer est bien plus belle ici qu'à Boulogne, et les figues et les ortolans aident à soutenir le poids de la vie. J'ai fait, l'autre jour, une excursion amusante dans les montagnes et l'on m'a montré une des plus étranges grottes qui se puissent voir. On passe sous un grand pont naturel, d'une seule arche, long comme le Pont-Royal ; on a d'un côté un mur de rochers et de l'autre un tunnel naturel aussi et très long ; car la nature qui est moins forte que les ingénieurs, a imaginé de faire son pont en long, et le tunnel en est la continuation. Sous le tunnel et perpendiculairement au pont coule un clair ruisseau ; les proportions de tout cela sont gigantesques. Il y fait très frais et l'on s'y sent à mille lieues des humains. Je vous en montrerai un croquis fait à cheval.

Ce beau lieu, qui se nomme simplement Sagarramurdo est en Espagne, et, s'il était aux environs de Paris, on le montrerait pour cinquante centimes, et on ferait sa fortune. »

C'est sous forme de lettres que nous retrouvons ici les traces de voyages laissées par Mérimée. Celle du 24 septembre 1866 s'adresse ainsi à Jenny Dacquain, dite l'Inconnue, une *amitié* constante dans la vie de Mérimée qui lui écrira à maintes reprises durant ce périple en Espagne.

Le genre épistolaire n'empêche pas le style viatique de s'exprimer. Nous sommes toujours sur le ton du récit de voyage. A l'exception près que cette fois, il y'a un destinataire précis.

Les Lettres de Mérimée sont l'exacte représentation de la personnalité de l'écrivain : romantique réaliste, pragmatique et scientifique.

C'est pour ça qu'il est rare de trouver, dans ses lignes, et nous y avons été confrontés, ne serait-ce qu'une once d'épanchement, d'admiration expansive. Ou de description poétique d'un lieu.

Le Pays basque est donc vu ici sous un angle plutôt *rationnel* et technique.

Quelques détails seulement sur le climat, qui est loin d'être celui de Gautier et Hugo, le terme « *sirocco* » donnant d'ailleurs une teinte pleinement exotique à l'endroit (tout comme « *Sagarramurdo* » d'ailleurs) .

En plus de la montagne, nous retrouvons à nouveau, comme il a été dans les deux premiers textes, la mer. Les deux faces du paysage basque sont là aussi réunies.

Mérimée est donc confronté à la découverte d'une grotte en pleine montagne et c'est loin d'être en poète romantique qu'il vient rencontrer et décrire les lieux.

Il décrit juste ce qu'il voit et non ce qu'il pourrait imaginer autour. Son vocabulaire se fait quasi mathématique (« *perpendiculairement* ») enlevant tout charme au lieu en lui-même. Il s'attache tellement aux proportions que le lecteur ne voit plus que ça ; l'effet de distanciation est manifeste. La nature semble être seulement un décor encadrant la vie mais sans se mêler réellement à elle. Il en vient même à la mettre en position de faiblesse et d'infériorité par rapport aux êtres humains...et pense juste à la rentabiliser (« *on le montrerait pour cinquante centimes, et on ferait sa fortune* »).

Plein de curiosité, il est heureux de découvrir mais ne pousse pas plus loin l'enthousiasme. Nous avons même l'impression qu'il profite à peine du paysage. Ou il n'en ressent pas le besoin. Il le voit avec l'œil du professionnel. De inspecteur, à l'origine, en monuments historiques et en ruines qui pense que ce lieu vaudrait le détour sous entendant son projet de faire passer ses notes de voyage pour un guide culturel et touristique permettant ainsi aux nouveaux explorateurs de trouver la route et de marcher sur ses traces.

Une impression tout de même demeure : le caractère singulier et isolé du lieu, celui-ci faisant ressortir peut-être un calme, une marginalité que nous pouvons retrouver dans les autres textes.

L'image que nous avons du Pays Basque est ici très mince, beaucoup moins explicite que chez Gautier et Hugo, plus critique, plus a contrario de leur point de vue : l'*Euskal Herri* aurait un aspect énormément sauvage, dur à vivre (« soutenir le poids de la vie ») mais aussi, par certains endroits, fascinant et impressionnant.

Pierre Loti

Premier Extrait

Figures et Choses qui passaient

22 novembre 1892

« Aujourd'hui, tandis que je suis là, seul, à ce point extrême où finit la Espagne, assis sur ma terrasse qui regarde l'Espagne, l'âme du Pays Basque pour la première fois m'apparaît.

Nos contrées d'Europe, hélas ! de plus en plus se ressemblent toutes. Ainsi, depuis un an je l'habitais, cette Euskal Herria, sans y avoir découvert rien de bien particulier, sans m'être aucunement aperçu que je m'y attachais.

Mais sans doute un lent travail s'était fait en moi-même, une lente pénétration par des effluves basques, et j'avais été préparé insensiblement à comprendre et à aimer. [...]

Il fait idéalement beau ; sur la Bidassoa, sur les Pyrénées, sur la mer, partout règne le même calme infini. L'air immobile est tiède comme en mai, avec pourtant cette insaisissable mélancolie de l'arrière automne, indiquant à elle seule que l'année s'en va.

La mer, au loin, luit comme une bande de nacre bleu. Il y'a des teintes méridionales, presque africaines, sur les montagnes, qui se découpent au ciel avec une netteté absolue, et qui sont vaporeuses cependant, noyées dans je ne sais quoi de diaphane et de doré. La Bidassoa, à mes pieds, inerte et lisse, reflète et renverse avec une précision de miroir le vieux Fontarabie d'en face, son église, son château fort, roussis par des centaines d'étés ; reflète et renverse toutes les arides montagnes avec leurs moindres plis et leurs moindres ombres, même leurs plus petites maisonnettes, ça et là éparses, blanches de chaux sur ces grands fonds roux.

Là-haut en l'air, ou bien en bas tout au fond du miroir trompeur, les plus lointaines cimes ont une pureté égale.

[...]

Sur la Bidassoa, des barques d'allure lente passent d'une rive à l'autre, traînant après elles de longues rides alanguies, dérangeant par place les images renversées de Fontarabie et des brunes montagnes.

Des marins et des contrebandiers qui les montent – figures rudes, imberbes à la mode basque, têtes coiffées du traditionnel béret noir – causent en leur langue tant de fois millénaires, ou bien chantent, en fausset nasillard, comme les Arabes, les airs des ancêtres.

Et dans les sentiers d'alentour reflouris par ce merveilleux automne, entre les haies garnies comme au printemps d'églantines, de troènes et de chèvrefeuilles, les femmes et les jeunes filles se promènent, allant d'une église à l'autre, vêtues surtout de noir, l'épaisse mantille noire abaissée sur le front, comme c'est l'usage ici quand on va prier pour soi-même ou pour les êtres évanouis dans la terre des cimetières...

Alors, tout à coup, tandis que je suis là seul devant ce décor que semble endormir le morne soleil, écoutant sonner les vieilles cloches ou vibrer dans le lointain les vieilles chansons, je prends conscience de tout ce que ce pays a gardé au fond de lui-même de particulier et d'absolument distinct.

[...]

Pour la première fois, je sens exister ici un je ne sais quoi à part, mystérieux – destructible, hélas ! mais encore imprégnant tout et s'exhalant de tout – sans doute, l'âme finissante du Pays Basque. »

Le texte de Loti est peut-être le texte le plus romantique que nous possédons parmi nos cinq auteurs.

Relevant presque du journal intime, dès les premières lignes, nous sommes en présence d'un écrivain perdu en pleine contemplation et ses mots sont, pleinement, ceux d'un romantique : « *l'âme du Pays Basque pour la première fois m'apparaît* ».

Sa position passive d'observateur lui donne quartier libre pour une pleine vision de l'*Euskal Herri* et de tout ce qu'il peut imaginer autour de cette terre.

Il se fait guide touristique du cœur.

Nous sommes en pleine rêverie poétique ce qui contraste plus que grandement avec le texte que nous venons d'étudier. Si Mérimée se refusait à tout épanchement, Loti se laisse glisser intégralement dedans.

Lui aussi personnalise le Pays Basque et en fait quelque chose de vivant qui peut atteindre profondément le cœur et l'âme de celui qui la côtoie. Le cas de notre auteur est peut-être un peu différent de celui des autres car il a habité en terre *euskarienne*, tout comme Victor Hugo.

Soit dit en passant, il semblerait que ce soit ceux qui y ont vécu qui la connaissent et la comprennent le mieux.

La description qui s'ensuit donne une dimension quasi magique à l'ensemble de la scène qui se dévoile devant lui. L'écrivain livre totalement son attachement partant des paysages généraux d'Europe pour arriver au paysage particulier d'*Euskal Herri*, comme si celui-ci en était la finalité.

Tout comme Gautier, la description se fait de façon picturale mais avec des teintes plus vaporeuses, plus légères d'où l'impression de songe qui s'en dégage. C'est une contemplation très apaisante que nous fait partager Loti. Alors qu'il écrit ses lignes, nous ne pouvons que l'imaginer assis tranquillement observant avec douceur et rêverie la Bidassoa.

Ses phrases sont comme les barques qui voguent avec calme sur celle-ci ; par le rythme lancinant de sa narration, nous nous laissons nous-mêmes emporter et envahir par ces « *effluves basques* ». Tout ceci se faisant presque à notre insu. Le texte reprend la force même de ce phénomène d'intégration du Pays Basque que l'écrivain a déjà assimilé sans qu'il ne s'en rende compte. Trop de mise en scène ?

L'auteur semble tout de même parler avec son cœur, vivre une expérience esthétique, la description suivant autant le cours du fleuve basque que celui de sa pensée.

Le Pays Basque qui nous est décrit ne peut, par contre, pas être plus typiquement exotique, tout y est : le calme absolu (« *partout règne le calme infini* »), un paysage magnifique, les deux visages de l'*Ama Lur*, la mer et la montagne, toujours aussi complémentaires et toujours aussi inséparables, la comparaison avec l'Afrique et les pays arabes appuyant une force exotique assez surprenante (« *Il y'a des teintes méridionales, presque africaines, sur les montagnes* », « *ou bien chantent, en fausset nasillard, comme les Arabes, les airs des ancêtres* »), des noms qui fixent la scène dans un cadre spatio-temporel concret d'où un effet puissant de réalisme, une peinture vraiment typique des marins, des contrebandiers et des femmes (le déplacement jusqu'au cimetière amenant une nouvelle couche de romantisme...) qui impose et fonde le pittoresque.

Nous avons à faire à un paysage typiquement idéal, voire idyllique et Loti n'hésite pas à accumuler les détails descriptifs paradisiaques.

L'*Euskal Herri*, une fois de plus, se voit décrit comme un endroit où il fait bon vivre, où l'on a le temps de profiter de la nature, de se retrouver soi-même et d'être en paix.

Mais c'est une terre qui ne se dévoile pas facilement, il faut du temps pour l'aimer, la comprendre ; comme si elle avait un certain prix.

Dans tous les cas, de par sa marginalité, on ne peut pas y être insensible (« *imprégnant tout et s'exhalant de tout* »).

La fin de l'extrait est bâtie comme une sorte d'illumination, de révélation de la vérité : l'âme basque semble s'ouvrir devant notre auteur.

Et c'est dans l'authenticité qu'une telle chose se produit : par la langue, par les « *vieilles chansons* », par les « *vieilles cloches* » ; Herder n'est pas si loin...

De cette façon, Loti a définitivement fixé les symboles exotiques du Pays Basque : bucolique, mystérieux, millénaire, insaisissable et mélancolique.

Il a pourtant juste cherché à *balancer* des impressions sur du papier.

Devons-nous le croire ou pas ? Là aussi, c'est le cœur qui nous le dira.

Augustin Chaho

Premier Extrait

Tome I – Chapitre XV

Les Pyrénées

« [...] *Les habitations des Basques, éparpillées le long des rivières, sur le penchant des collines et dans les profondeurs des bois ; la richesse de la végétation, la variété des sites ; l'aspect pittoresque des montagnes, cultivées aujourd'hui jusqu'à leurs sommités ; un air de vie, de liberté, de plaisir, animant tous les paysages, et la magie des souvenirs historiques, font des Pyrénées occidentales une contrée des plus intéressantes.*

*Le climat y est tempéré, mais très-variable : le voisinage de l'Océan communique à l'air une agréable fraîcheur, que le souffle brûlant du solano (en euscarien *hegoa*, vent du sud-est) remplace à l'approche des équinoxes et des solstices. Les vents d'est et de nord-est s'y font sentir rarement ; ils rendent l'air plus frais et plus pur, et font briller le ciel du plus vif éclat pendant la sérénité des belles nuits d'automne.*

Le vent du sud-ouest interrompt la sécheresse de l'été par de violents orages qu'il apporte sur son aile ; les sommets des Pyrénées, qui leur servent de conduits électriques, concentrent leurs explosions rapides ; la foudre éclate sur les rochers insensibles et frappe les déserts, tandis que l'ondée chaude et brillante fertilise les vallées : l'orage gronde et se dissipe en quelques heures ; mais il est quelquefois suivi de jours pluvieux.

L'automne est presque toujours magnifique dans les Pyrénées ; les hivers, quelquefois très-rigoureux, n'y manquent point de beaux jours ; les longues pluies n'y règnent qu'au printemps : cette saison se termine quelquefois par des gelées tardives et piquantes ; elle est troublée par des orages précoces, dont l'hiver lui-même n'est pas exempt.

La nature a rassemblé dans les Pyrénées occidentales toutes ses richesses ; elle y multiplie ses oppositions et ses contrastes, en mêlant à la fois les saisons et les climats : la température y est exposée aux transitions les plus subites ; souvent, au déclin du plus beau jour, l'horizon se couvre d'un voile sombre, la pluie tombe toute la nuit, et le matin, le soleil se lève resplendissant, dans un ciel redevenu serein : image de la beauté, qui brille d'un nouveau lustre après avoir séché les pleurs qui l'inondaient [...]. »

Etant *Euskaldun* autant de sang que de cœur, nous aurions pu croire que Chaho se serait laissé emporter, tout comme Loti, dans un épanchement sans fin ! Mais bien au contraire, son style reste limpide et simple, comme celui d'un récit de voyage.

Il a tout simplement le verbe d'un guide et fait des Pyrénées occidentales, englobant le Pays Basque, une région luxuriante autant par la faune, la flore, le paysage que le climat.

Les accumulations sont nombreuses, les arguments ne manquent pas mais les points faibles de la région ne sont pas exclus non plus, ceux-ci finissant tout de même relevés par les points forts (« *les hivers, quelquefois très-rigoureux n'y manquent point de beaux jours* », « *les longues pluies n'y règnent qu'au printemps* », « *la pluie tombe toute la nuit, et le matin, le soleil se lève resplendissant* »). Ses lignes gardent malgré tout une certaine poésie, parfois même romantique, avec de très belles images (« *image de la beauté, qui brille d'un nouveau lustre après avoir séché les pleurs qui l'inondaient* »), un aspect bucolique même si l'informatif, le touristique, voire le scientifique demeurent (« *conduits électriques* », « *explosions rapides* »). Nous retrouvons un peu le même schéma qu'avec Mérimée : le texte est à l'image de celui qui l'écrit.

Augustin Chaho se fait véritablement encyclopédique, tout comme son œuvre qui traite de sujets très différents les uns des autres tout en gardant pour seul et unique thème l'*Euskal Herri*.

Tout à coup, par le nombre incalculable de renseignements, ce qui ressort le plus de la description de l'écrivain basque est la richesse du lieu. Elle semble ainsi accessible pour tous, adaptable à tous. Une région au final idéale car variée, magnifique, où il fait toujours aussi bon vivre, un véritable Eden, florissant et fertile.

L'effet de distance est troublant du fait de son origine euskarienne. Mais une chose est sûre, comme nous le disions un peu plus haut, un fils de l'*Ama Lur* est peut-être le mieux placé pour parler de sa terre.

Nous sommes en tout cas, tout de même, assez loin du style viatique où le narrateur décrit les choses au fur et à mesure qu'il les voit. Chaho est beaucoup plus dans le détail, dans l'approfondissement et dans le renseignement. Du moins, pour ce passage.

La Nature garde tout de même un côté très personnifiée. Nous sentons par moments que l'ésotérisme, la magie de l'auteur reste en suspens. Et ne demande qu'à sortir. Car c'est aussi de cette façon là que notre auteur voit son peuple et sa terre. Par le filtre du mystère. Et de ces choses que l'on ne voit pas.

Cette première approche de l'Euskal Herri par le regard des auteurs romantiques n'a pas été sans nous ramener directement aux idées édictées dans la partie II de notre mémoire, à savoir, la recherche éperdue d'exotisme, l'attrance quasi magnétique vers une Espagne de rêve et d'aventures, la contemplation permanente des Pyrénées mais aussi une fuite inexorable vers l'étranger et la découverte de l'autre.

Le Pays Basque sera l'endroit rêvé pour un tel programme. Nos écrivains nous l'ont bien prouvé en nous peignant l'aspect paradisiaque des terres euskariennes.

Entre une mer et une montagne aussi belle que sauvage, c'est un pays propice à la rêverie et à la contemplation romantiques. L'endroit idéal pourrions-nous dire. Tellement idéal qu'il en paraît parfois irréel sous la plume de nos artistes.

Nos cinq écrivains suivront, de plus, quasiment le même chemin et admireront donc la même nature. Tous s'accorderont à dire qu'ils ont à faire à un paysage magnifique. Même si certains ne se perdront pas dans l'emphase. A chacun sa manière de se « répandre ».

Nous en oublions presque que nous sommes en Espagne (même si ce n'est pas le point de vue de tout le monde...). Et nous perdons toute notion du temps.

Le Pays Basque semble faire partie de ces territoires où l'espace et le temps n'ont plus de raison d'être.

Que ce soit par la poésie des sensations, la simple notation d'évènements pris au vol, une étude quasi scientifique, voire même encyclopédique des richesses euskariennes, il semblerait que ce soit un pays qui vaut la peine d'être vu quel que soit ce qu'on vient y chercher.

Chaho le savait. Mais Hugo, Loti, Mérimée et Gautier ne pensaient sûrement pas croiser sur sa route, en plus de ça, tout un peuple, toute une vision du monde dictée par une simple langue.

Le Pays Basque ne sera plus reconnu seulement pour sa beauté mais aussi pour son identité.

2) Compréhension et Incompréhension des Euskaldunak

Théophile Gautier

Deuxième extrait

Bayonne – Urrugne

« [...] Bayonne est une ville presque espagnole pour le langage et les mœurs : l'hôtel où nous logions s'appelait la Fonda Sant Esteban. Sachant que nous allions faire un long voyage dans la Péninsule, on nous laissait toutes sortes de recommandations : « Achetez des ceintures rouges pour vous serrer le ventre ; emportez du biscuit et des provisions, les Espagnols déjeunent d'une cuillerée de chocolat, dînent d'une gousse d'ail arrosée d'un verre d'eau, et soupent d'une cigarette de papier ; vous devriez bien aussi vous munir d'un matelas et d'une marmite pour vous coucher et faire la soupe. » Les dialogues français-espagnols à l'usage des voyageurs n'avaient rien de très-rassurant. Au chapitre du voyageur à l'auberge, on lit ces effrayantes paroles : « Je voudrais bien prendre quelque chose. – Prenez une chaise, répond l'hôtelier. – Fort bien ; mais j'aimerais mieux prendre n'importe quoi de plus nourrissant. – Qu'avez-vous apporté ? poursuit le maître de la posada. – Rien, répond tristement le voyageur. – Eh bien ! même comment voulez-vous que je vous fasse à manger ? Le boucher est là-bas, le boulanger est plus loin ; allez chercher du pain et de la viande, et, s'il y'a du charbon, ma femme, qui s'entend un peu à la cuisine, vous accommodera vos provisions. » Le voyageur, furieux, fait un vacarme effroyable, et l'hôtelier impassible lui porte sur sa carte : 6 réaux de tapage.

[...]

Le cadran de l'église d'Urrugne où nous passâmes, portait écrite en lettres noires cette funèbre inscription : Vulnerant omnes, ultima necat. Oui, tu as raison, cadran mélancolique, toutes les heures nous blessent avec la pointe acérée de tes aiguilles, et chaque tour de roue nous emporte vers l'inconnu.

Les maisons d'Urrugne et de Saint-Jean-de-Luz, qui n'en est pas trop éloigné, ont une physionomie sanguinaire et barbare due à la bizarre coutume de peindre en rouge antique ou sang de bœuf les volets, les portes et les poutres qui retiennent les compartiments de maçonnerie.

Après Saint-Jean-de-Luz, on trouve Béhobie, qui est le dernier village français. On fait sur la frontière deux commerces auxquels les guerres ont donné lieu : d'abord celui des balles trouvées dans les champs, ensuite celui de la contrebande humaine. On passe un carliste comme un ballot de marchandises ; il y'a un tarif : tant pour un colonel, tant pour un officier ; le marché fait, le contrebandier arrive, emporte son homme, le passe et le rend à destination comme une douzaine de foulards ou un cent de cigares. De l'autre côté de la Bidassoa l'on aperçoit Irun, le premier village espagnol ; la moitié du pont appartient à la France et l'autre à l'Espagne.

[...]

Encore quelques tours de roue, je vais peut-être perdre une de mes illusions, et voir s'envoler l'Espagne de mes rêves, l'Espagne du romancero, des ballades de Victor Hugo, des nouvelles de Mérimée et des contes d'Alfred Musset. En franchissant la ligne de démarcation je me souviens de ce que le bon et spirituel Henri Heine me disait au concert de Liszt, avec son accent allemand plein d'humour et de malice : « Comment ferez-vous pour parler de l'Espagne quand vous y serez allé ? »

[...]

La moitié du pont de la Bidassoa appartient à la France, l'autre moitié à l'Espagne, vous pouvez avoir un pied sur chaque royaume, ce qui est fort majestueux : ici le gendarme grave, honnête, sérieux, le gendarme épanoui d'avoir été réhabilité, dans les Français de Curmer, par Edouard Ourliac ; là le soldat espagnol, habillé de vert, et savourant dans l'herbe verte les douceurs et les mollesses du repos avec une bienheureuse nonchalance.

Au bout du pont vous entrez de plain-pied dans la vie espagnole et la couleur locale : Irun ne ressemble en aucune manière à un bourg français ; les toits des maisons s'avancent en éventail ; les tuiles, alternativement rondes et creuses, forment une espèce de crénelage d'un aspect bizarre et moresque. Les balcons très saillants sont d'une serrurerie ancienne, ouvrée avec un soin qui étonne dans un village perdu comme Irun, et qui suppose une grande opulence évanouie. Les femmes passent leur vie sur ces balcons ombragés par une toile à bandes de couleurs, et qui sont comme autant de chambres aériennes appliquées au corps de l'édifice ; les deux côtés restent libres et donnent passage à la brise fraîche et aux regards ardents ; du reste, ne cherchez pas là les teintes fauves et culottées (pardon du terme), les nuances de bistre et de vieille pipe qu'un peintre pourrait espérer : tout est blanchi à la chaux selon l'usage arabe [...].»

Pour cet auteur au style tout de même agréablement vif et gai, nous aurions aimé ne pas suivre la ligne de pensée de Bernardo Atxaga :

« *Mais, ses qualités littéraires mises à part, quelle version donna-t-il de ce qu'il vit dès qu'il eut quitté les Landes ? A en juger par ce qu'il écrit sur les villages frontaliers basques, pas grand-chose d'intéressant : la typique version de celui qui ne voit que ce qu'il avait prévu de voir.* »

Bernardo ATXAGA, *Pays Basque et Culture : le réveil du hérisson*, Pau, CAIRN, 1999.

Et ceci s'en ressent même lorsqu'il parle des habitants du pays qu'il traverse. Il ne se plonge pas dans une étude approfondie de leur identité mais décrit, par le filtre de l'exotisme et du romantisme, ce qu'il a envie de voir.

Nous n'allons donc pas trop avoir le choix car ce que l'auteur basque contemporain a écrit est criant de vérité. Et Gautier lui-même le sous entend dans ses lignes : « *Encore quelques tours de roue, je vais peut-être perdre une de mes illusions, et voir s'envoler l'Espagne de mes rêves* ».

C'était sans compter l'avertissement caché de son ami Fritz : « *Comment ferez-vous pour parler de l'Espagne quand vous y serez allé ?* »...Il n'aurait peut-être jamais dû venir.

Il est d'ailleurs tellement obsédé par l'Espagne qu'il en oublie pratiquement les terres qu'il est en train de traverser. Il est trop éloigné de la réalité basque. Tout ce qu'il y'a de basque prend automatiquement les couleurs exotiques de l'Espagne.

Nous avons en exemple ces fameuses maisons d'Urrugne où, le voyage à peine entamé, Gautier s'imagine déjà voir tout ce qu'il avait imaginé dans son appartement parisien alors qu'il se nourrissait des œuvres de Cervantès, de Quevedo et même d'Hugo.

Il se trouve déjà dans l'arène face au sang et à l'aspect sauvage de l'Espagne des toréadors.

Même chose lorsqu'il passe à Irun, il ne voit qu'un village andalou et les femmes elles-mêmes ne peuvent être que des andalouses.

De plus, les premiers paragraphes de notre extrait sont la preuve vivante du *conditionnement* dans lequel les auteurs arrivaient à la frontière espagnole. L'exagération et l'emphase sont de mise.

Et au fur et à mesure du récit de notre écrivain, nous sentons qu'il n'est à la recherche que de la couleur locale. Que de l'aventure, d'où les anecdotes au sujet de la contrebande et de la guerre, réalités qui font tout de même partie de l'*Euskal Herri* à l'époque. Mais la seule différence est que tout prend l'allure du romanesque. Fiction et récits de voyage se mêlent l'un à l'autre.

Les deux parts géographiques du pays sont tout de même mises en avant : l'Espagne et la France avec des différences que Gautier a le plaisir de décrire ou même d'imaginer, les deux caractères sont ainsi tracés : « *ici, le gendarme grave, honnête, sérieux, le gendarme épanoui d'avoir été réhabilité, dans les Français de Curmer, par Edouard Ourliac ; là le soldat espagnol, habillé de vert, et savourant dans l'herbe verte les douceurs et les mollesses du repos avec une bienheureuse nonchalance* ».

Nous en restons toujours à l'Espagne. Le Pays Basque prend les couleurs et l'identité de celle-ci.

Il est ainsi assez surprenant, mais, au fond, pas tellement, avec un auteur comme Gautier, de voir totalement absente la réalité la plus essentielle du monde basque : la langue basque, l'*euskara*. Le voyageur parisien quittera ainsi l'*Euskal Herri* presque sans s'éveiller à son existence.

« *Ce qui veut dire que ce ne sont pas seulement la pré-vision, le regard ou le filet qui déforment, mais aussi qu'il y'a des choses qui ne se détectent pas, des poissons-réalités qui, au lieu d'être pris dans le filet, passent entre les mailles. Gautier, gavé comme il l'était d'idéologie romantique, n'était pas prêt à se confronter à une langue pré-indo-européenne, et pas même un bertsolari collé à ses oreilles ne l'aurait fait changer d'attitude.* »

Bernardo ATXAGA, *Pays Basque et Culture : le réveil du hérisson*, Pau, CAIRN, 1999.

Gautier arrive en enchanté et repart en désenchanté. Sans même réellement comprendre ce qu'il a vu. Peut-être parce qu'il n'a pas accepté que ce soit différent de ce qu'il a lu.

Victor Hugo

Deuxième Extrait

Saint-Sébastien, 2 août (1843)

« Je suis en Espagne. J'y ai un pied du moins. Ceci est un pays de poètes et de contrebandiers. La nature est magnifique ; sauvage comme il la faut aux rêveurs, âpre comme il la faut aux voleurs. Une montagne au milieu de la mer. La trace des bombes sur toutes les maisons, la trace des tempêtes sur tous les rochers, la trace des puces sur tous les chemins ; voilà Saint-Sébastien.

Mais suis-je bien ici en Espagne ? Saint-Sébastien tient à l'Espagne comme l'Espagne tient à l'Europe, par une langue de terre. C'est une presque-île dans la presque-île ; et ici encore, comme dans une foule d'autres choses, l'aspect physique est la figure de l'aspect moral. On est à peine espagnol à Saint-Sébastien ; on est basque.

C'est ici le Guipuzcoa, c'est l'antique pays des fueros, ce sont les vieilles provinces libres vascongadas. On parle bien un peu castillan, mais on parle surtout bascuence. Les femmes ont la mantille, mais elles n'ont pas la basquine ; et encore cette mantille, que les Madrilènes portent avec tant de coquetterie et de grâce jusque sur les yeux, les Guipuzcoanes la relèguent sur l'arrière-sommet de la tête, ce qui ne les empêche pas d'ailleurs d'être très coquettes et très gracieuses.

On danse le soir sur la pelouse en faisant claquer ses doigts dans le creux de sa main ; ce n'est que l'ombre des castagnettes. Les danseuses se balancent avec une souplesse harmonieuse, mais sans verve, sans fougue, sans emportement, sans volupté ; ce n'est que l'ombre de la cachucha.

Et puis les Français sont partout ; dans la ville, sur douze marchands tenant boticas, il y'a trois Français. Je ne m'en plains pas ; je constate le fait.

Au reste, à les considérer, bien entendu, que sous le côté des mœurs, toutes ces villes-ci, en deçà comme au-delà, Bayonne comme Saint-Sébastien, Oloron comme Tolosa, ne sont que des pays mixtes. On y sent le remous des peuples qui se mêlent. Ce sont des embouchures de fleuves. Ce n'est ni Espagne, ni Espagne ; ni mer, ni rivière.

Aspect singulier d'ailleurs et digne d'étude. J'ajoute qu'ici un lien secret et profond, et que rien n'a pu rompre, unit, même en dépit des traités, ces frontières diplomatiques, même en dépit des Pyrénées, ces frontières naturelles, tous les membres de la mystérieuse famille basque. Le vieux mot Navarre n'est pas un mot. On naît basque, on parle basque, on vit basque et l'on meurt basque. La langue basque est une patrie, j'ai presque dit une religion.

Dites un mot basque à un montagnard dans la montagne ; avant ce mot, vous étiez à peine un homme pour lui ; vous voilà son frère. La langue espagnole est ici une étrangère comme la langue française.

Sans doute cette unité vascongada tend à décroître et finira par disparaître. Les grands Etats doivent absorber les petits ; c'est la loi de l'histoire et de la nature. Mais il est remarquable que cette unité, si chétive en apparence, ait résisté si longtemps.

La France a pris un revers des Pyrénées, l'Espagne a pris l'autre ; ni la France, ni l'Espagne n'ont pu désagrèger le groupe basque. Sous l'histoire nouvelle qui s'y superpose depuis quatre siècles, il est encore parfaitement visible comme un cratère sous un lac.

[...]

Cette unité basque amène des résultats étranges. Ainsi le Guipuzcoa est un vieux pays de communes. L'antique esprit républicain d'Andorre et de Bagnères s'est répandu depuis un siècle dans les monts Jaitzquivel, qui sont en quelque façon le Jura des Pyrénées. Ici l'on vivait sous une charte, tandis que la France était sous la monarchie absolue très chrétienne et l'Espagne sous la monarchie absolue catholique. Ici, depuis un temps immémorial, le peuple élit l'alcade, et l'alcade gouverne le peuple. L'alcade est maire, l'alcade est juge, et il appartient au peuple. Le curé appartient au pape. Que reste-t-il au roi ? Le soldat. Mais, si c'est un soldat castillan, le peuple le rejettera ; si c'est un soldat basque, le curé et l'alcade auront son cœur, le roi n'aura que son uniforme. »

« Victor Hugo a compris d'emblée ce qu'était le noyau principal de la personnalité basque. »

Jean-Louis DAVANT, *Victor Hugo et le Pays Basque : « la langue basque est une patrie »*, Donostia, Elkarlanean, 2002.

La vision et le discours d'Hugo se voient ainsi être l'exact contraire de ceux de Gautier : il n'y a pas de recherche forcée du pittoresque ou de la couleur locale, Hugo ne fait que constater ce qu'il voit sans le juger ou le critiquer (« *Je ne m'en plains pas ; je constate le fait.* »)

Il y'a un certain respect, une certaine tolérance et beaucoup de pertinence dans sa façon d'aborder une réalité. Et d'autant plus la réalité basque. Le ton est davantage critique et intransigeant chez Gautier.

Certains détails sont, il est vrai, tout de même très pittoresques mais sans être exagérés (« *Une montagne au milieu de la mer. La trace des bombes sur toutes les maisons, la trace des tempêtes sur tous les rochers* »).

Le recul qu'il emprunte tient lieu de respect.

C'est de cette façon qu'il est à même de se porter sur l'étude et l'observation de ce peuple si particulier.

Mélangeant journal de bord et détails politiques, nous avons presque l'impression de lire le point de vue d'un historien, d'un diplomate voire d'un érudit. Du moins, d'un observateur respectueux du genre humain et des différences qui peuvent exister à l'intérieur même de celui-ci.

Hugo a ainsi réussi à mettre le doigt sur tout ce qui constitue la réalité et l'identité basques : la démocratie locale, la nation, le peuple, la résistance à la centralisation et à l'assimilation. Mais aussi et, surtout, l'*euskara*.

Notre écrivain a compris que cette langue était à l'origine et au centre de tout en Pays Basque : « *Dites un mot basque à un montagnard dans la montagne ; avant ce mot, vous étiez à peine un homme pour lui ; vous voilà son frère. La langue espagnole est ici étrangère comme la langue française* ».

C'est par elle que le peuple basque se caractérise, se définit et se reconnaît.

C'est la clé de son authenticité, de sa durée et de son unité.

Elle porte dans ses mots sa vision du monde. Passer à côté est synonyme de passer à côté de toute compréhension des *Euskaldunak*. C'est ce que fit Gautier, nous l'avons compris.

Jean-Louis Davant qualifiera même cet extrait de « *manifeste de Saint Sébastien* » et il est vrai que c'est un texte que nous pourrions recommander à quelqu'un de totalement extérieur à l'*Euskal Herri* pour qu'il comprenne la réalité basque dans toute sa simplicité et dans toute sa complexité.

Ainsi, nous sommes loin du bon sauvage romantique idéalisé par nos amis du XIX^{ème} siècle.

Bien au contraire, grâce à Hugo, nous possédons désormais l'image réaliste d'un « *collectif basque agrégé par la langue et par la démocratie locale* » (Jean-Louis Davant dans la préface de *Victor Hugo et le Pays Basque* : « *la langue basque est une patrie* », Donostia, Elkarlanean, 2002) douée d'une résistance énorme face aux influences volontaires et involontaires de la France et de l'Espagne.

Une image qui n'a pu que valoriser le peuple basque tout en lui apportant une reconnaissance certaine.

Une image, qui, en tout cas, l'éloigne de tous les stéréotypes de l'époque.

Merci Monsieur Hugo...

Prosper Mérimée

Deuxième Extrait

Le 16 octobre 1866

A Louis Lartet

« [...] J'ai pensé à vous et si vous le désirez, je vous donnerai un mot pour notre guide monsieur Michel. Il a un nom basque impossible, mais il est connu ici comme le loup blanc. Il a gagné un million à faire la contrebande, excellent homme au fond, très intelligent, très aimé de tous et fort bien avec les autorités, basque d'ailleurs et ayant la tête ronde, ainsi que la plupart de ses estafiers. Je lui ai parlé de vous, et il sera à votre disposition. Je pense qu'il vous procurera des crânes par amour pour la science, et s'il n'en avait pas de vieux, il en trouverait de tout frais pour vous obliger.

Je vis au milieu d'une population basque, mais je la crois très mêlée. Les têtes me semblent bien conformées, le front développé, et le grand diamètre est du front à la nuque. Les femmes sont remarquablement jolies et bien faites. Les dolichocéphales et les brachycéphales sont des exceptions. Mais ils sont mêlés de languedociens et de béarnais. Il faudrait aller dans les montagnes rechercher les vieilles familles. Vous pourriez vous procurer un portrait du général Harispe qui était basque pur sang. Monsieur Aldamar à qui je vous ai adressé des renseignements à monsieur d'Abadie, qui est un savant et un grand voyageur, basque lui-même. On vous donnera son adresse à l'Institut. Il demeure quelque part près de Saint-Jean-de-Luz. »

Le contenu de la lettre de Mérimée s'explique avant tout par le destinataire : Louis Lartet, un préhistorien français, qui découvrit notamment le squelette de l'homme de Cro Magnon.

C'est peut-être l'approche du type basque la plus atypique et la plus troublante que nous ayons parmi nos cinq auteurs. La représentation prend une fois de plus le fond de la personnalité de l'écrivain.

De cette façon, nous retrouvons ici le Mérimée inspecteur, voire scientifique, qui observent tout par le filtre de l'étude, les Basques passant ainsi pour une *espèce* à étudier, non pas pour des êtres à part entière, tout comme les vieilles pierres dont il raffole.

Une espèce aux caractéristiques bien précises : le vocabulaire de la science est de mise. Nous sommes ainsi confrontés aux termes, dans un tel contexte, inattendus « *dolichocéphales* » (signifiant littéralement *qui a le crâne allongé*) et « *brachycéphales* » (signifiant là aussi littéralement *qui a le crâne court*).

L'approche est clairement anthropologique : l'*Euskaldun* est un être aux spécificités bien particulières et, en plus de cela, un cas qui vaut le coup d'être étudié.

Ce n'est pas sans nous rappeler les travaux réalisés sur la génétique basque qui a fait et qui fait couler beaucoup d'encre encore aujourd'hui.

Le sujet pourrait être incongru dans un récit de voyage et la description d'une population mais elle peut traduire également les démarches de l'époque dans ce domaine, à savoir, se pencher sur l'origine et l'évolution de l'homme puis établir des classifications de l'espèce humaine sur la base du concept de race. C'est d'abord dans des sociétés privées et savantes (dans le cadre universitaire ensuite) que se développent de tels projets en Espagne.

Le regard de Mérimée se fait ainsi très professionnel et très détaché, encore éloigné de l'esthétique romantique.

Le texte a pour avantage de nous renseigner sur les *personnalités* de l'époque comme le Général Harispe , officier militaire français, pair et maréchal de Espagne, député des Basses-Pyrénées (1831-1835) sous la Monarchie de juillet et sénateur sous le Second Empire, ou, Antoine d'Abbadie, grand savant et voyageur français qui fut surnommé *père du peuple basque*. L'intérêt historique est certain. Même si cette étude nous fait parfois penser davantage à du préhistorique...

Une autre chose également se dégage des lignes de notre auteur : le fait que l'authenticité basque soit restée dans ce qu'il y'a de plus ancien (« *il faudrait aller dans les montagnes rechercher les vieilles familles* »). C'est là que demeurerait le type basque d'origine.

Nous sommes ainsi face à une identité physique des *Euskaldunak*, c'est tout ce que les lettres de Mérimée nous apprendront, ce dernier ne s'épanchant pas sur ce qui la constitue réellement.

Pour ce qui est de *l'euskara*, il s'y s'intéressera seulement grammaticalement, allant jusqu'à en apprendre quelques mots et à en placer dans ses propres œuvres littéraires mais n'ira pas plus loin.

Pierre Loti

Deuxième Extrait

La Danse des épées

Saint-Jean-de-Luz, 17 août 1897

« [...] *Viva Euskal Herria !* disait l'inscription, en grandes lettres gauchement tracées (*Vive la patrie basque !*). Œuvre de quelque passant fanatique du sol natal, de quelque enfant peut-être, voici qu'elle prenait pour moi une importance dominante : en ces mots d'une sonorité un peu étrange, en ce cri de rébellion un peu sauvage contre le nivellement général, se résumait pour moi tout ce qui restait de vraiment basque ici, à cette heure, dans ce Saint-Jean-de-Luz, de jour en jour plus défloré.

Quand on habite depuis longtemps la mourante Euskal Herria, on en a tant vu partout, on en a tant joué, des parties de paume, qu'elles ont presque perdu le pouvoir de donner à l'imagination la note locale. Et aujourd'hui du reste – jour de grande fête, dans une ville en train de devenir, hélas ! station de bains quelconque – ces gradins qui bordent la place étaient garnis d'une foule cosmopolite, à l'aspect navrant de banalité.

Mais voici qu'arriva une troupe de paysans singuliers, tous pareillement vêtus. Et les Basques qui étaient là les accueillirent par des petits cris de gaie bienvenue : « You ! you ! you ! » auxquels ces visiteurs, en souriant, répondirent, à la mode de chez eux, par des cris semblables : « You ! you ! you ! » - avec de ces voix flûtées d'oiseau, comme s'en font, pendant les danses, les Peaux Rouges de certaines tribus du nord.

Pantalons noirs, bérêts noirs, blouses noires à mille plis, très courtes, finissant au-dessus des reins ; figures entièrement rasées, expressions naïves, regards des vieux temps... C'étaient des « Souletins », danseurs délégués, qui, pour prendre part aux fêtes, arrivaient de cette vieille contrée de la Soule, aux traditions encore immuables.

Et leur musique les accompagnait : un tambourin, avec une sorte de grande flûte de Pan, ayant forme de carquois.

En leur présence, la partie s'acheva. Et, dès que le crieur, de sa voix traînante, eut annoncé en langue basque le dernier point, avant que la foule se fût levée, l'organisateur des fêtes pria ces Souletins de danser.

Alors, on vit le vieillard qui jouait de la flûte de Pan s'avancer au milieu de la place, et les danseurs, une trentaine environ, former autour de lui un large cercle, sans se tenir la main. Au son d'un tout petit turlutu, mystérieux et comme venu de très loin, qui sortit de cette énorme flûte archaïque, les hommes commencèrent de se mouvoir gravement en cadence... On entendit bien çà et là quelques rires bêtes s'échapper de dessous des chapeaux élégants ; mais la majorité du public, même des plus vulgaires touristes, était conquise et s'intéressait. Un silence se fit, autour de cette danse presque silencieuse, tandis que les espadrilles légères des Souletins effleuraient sans bruit le sol de la place. L'Esprit des âges passés venait de s'éveiller encore une fois au son de la flûte, communiquant aux délicats un frisson inattendu, et imposant aux plus grossiers une sorte de respect quand même...

Réguliers comme des automates, les Souletins exécutaient des pas compliqués et rapides, sur un rythme triste. Par instants, un saut nerveux les élevait de terre, tous ensemble ; alors leurs petites blouses plissées, bizarrement courtes, s'éployaient sous leurs bras comme des jupes de ballerines, - et ils étaient si légers qu'on ne les entendait pas retomber. Malgré l'empressement de leurs pieds alertes, leurs visages demeuraient impassibles, naïvement graves. Toujours le vieux flûtiste tenait le centre du cercle, leur jouant sa grêle musique, ayant l'air de les mener par quelque sorcellerie ancienne... Et le soleil de midi faisait toutes courtes, presque nulles, les ombres de ses bonshommes noirs, qui dansaient en rond sur l'asphalte gris [...] »

Les premiers mots de ce deuxième texte de Loti nous ancrent directement dans la réalité sociopolitique du pays mais aussi linguistique (« *Viva Euskal Herria !* »).

Un problème actuel que notre auteur pouvait déjà commencer à observer et vivre à son époque. Il porte ainsi presque le point de vue et le ressenti d'un basque et non point d'un étranger. Ou du moins un étranger qui s'est pris d'un puissant attachement à cette terre, qui se l'est faite sienne et qui désormais se place en défenseur et en observateur engagé ; son regard est ainsi loin d'être neutre.

Car, en effet, un véritable *Euskaldun* ne qualifierait pas son *Euskal Herri* de « mourante »...

Fidèle à lui-même, tout comme dans le premier extrait, Loti nous offre une nouvelle scène gavée d'exotisme, tout y est : les costumes, les danses, les cris des basques, les comparaisons avec d'autres contrées éloignées (« *avec de ces voix flûtées d'oiseau, comme s'en font, pendant les danses, les Peaux Rouges de certaines tribus du nord* », « *avec une sorte de grande flûte de Pan, ayant forme de carquois* »).

Le tableau est une réelle mise en scène folklorique. Mais une manifestation qui, au fond, impose le respect. Ou du moins le devrait.

Une fois de plus, l'*Euskal Herri* nous confronte à quelque chose auquel nous ne pouvons rester insensible (« *communiquant aux délicats un frisson inattendu, et imposant aux plus grossiers une sorte de respect quand même* ») ; les lecteurs ayant même la sensation de se retrouver à la place des spectateurs.

Par ses traditions millénaires, régies par l'euskara (« *Et, dès que le crieur, de sa voix traînante, eut annoncé en langue basque le dernier point, avant que la foule se fût levée, l'organisateur des fêtes pria ces Souletins de danser* ») son authenticité brave toute modernité. Et nous met face à d'autres caractéristiques de l'identité euskarienne : sa constance et sa persévérance à vouloir exister et perdurer.

Le Pays Basque de Loti est un pays des « *âges passés* » résidant et existant à travers l'expression populaire qui s'évertue à durer, les idées *herderiennes* étant, là encore, pas si éloignée que ça.

Il reste insaisissable, renforçant et conservant encore et toujours ce côté mystérieux et magique : « *Toujours le vieux flûtiste tenait le centre du cercle, leur jouant sa grêle musique, ayant l'air de les mener par quelque sorcellerie ancienne...* »

Une image qui plairait à plus d'un romantique.

Du début jusqu'à la fin, de par sa poésie, nous avons l'impression que notre écrivain assiste aux manifestations de vie de l'âme basque. Mais c'est de survie dont il parle.

Il nous offre l'image d'un peuple et d'une terre qui n'ont pas cessé de se battre.

Et son impression rejoint celle du début où il observait là aussi l'agonie d'une âme « *finissante* ». Mais aujourd'hui, nous pouvons dire qu'il avait tort.

Augustin Chaho

Deuxième Extrait

Tome II – Chapitre XXXV

La langue euskarienne

« *Les Euskariens descendent des habitants primitifs ou aborigènes de la Péninsule espagnole. Appelez-les Basques, Vascons, Cantabres, Ibères ; dites-leur que les provinces qu'ils habitent et les pays longtemps possédés par leurs ancêtres s'appelèrent Ibérie, Cantabrie, Vasconie ; ils vous répondront que ces noms historiques, dont ils se servent eux-mêmes quand ils parlent français, castillan, parfois roman ou latin, n'appartiennent point à leur langue, quoique les Européens n'aient jamais su ou voulu leur en donner d'autres depuis trois mille ans.*

Les Euskariens, avec ce mystérieux orgueil d'un peuple vénérable, quoique mal connu, confesseront que la nation la plus antique de l'Europe n'a jamais reçu son véritable nom dans l'histoire occidentale. L'Itinéraire ajoutera que les Euskariens n'ont jamais pensé à écrire leur histoire, ayant mieux à faire que cela ; et parce que, satisfaits d'exécuter de grandes et d'héroïques choses, ils ont oublié ou dédaigné d'en parler à la postérité : ce qui est le signe providentiel des races indomptables et des hommes forts.

*Les Espagnols donnent à la langue basque le nom de Vascuence ; ils l'appellent encore *lengua vascongada*, langue vasconne ou des Vascons. Laissons de côté les noms que l'on fait porter à cette langue en Europe depuis la seconde antiquité : disons seulement que son extrême ancienneté la fait remonter jusqu'à la première jeunesse du monde. Elle est aussi vieille que tous les autres idiomes primitifs.*

Nous entendons par idiome primitif, toute langue qui n'est point un dialecte de dérivation comme l'italien, le français, le castillan, le portugais, la langue romane et les patois qui descendent du latin.

Une langue mère ou primitive est celle qui ne procède que d'elle-même, celle qui n'a emprunté à aucun autre idiome les mots de son vocabulaire et ses règles grammaticales. Sous ce rapport, les philologues accorderont sans difficulté à l'Itinéraire, que la plupart des langues actuelles d'Europe ne peuvent prétendre à cette primauté d'origine de l'eskuara. »

« Un peuple primitif ne peut avoir son nom qu'à la langue qu'il parle ou qu'il va parler »

Augustin CHAHO, toujours dans le Tome II de l'*Itinéraire pittoresque*, Paris, Le Livre d'histoire, 2004.

Il n'est pas étonnant de trouver tout ce que nous avons pu lire dans ce deuxième extrait chez Chaho. En effet, ce n'est pas sans nous rappeler certaines idées de *Paroles d'un Voyant* ou du *Voyage en Navarre*. Deux œuvres où l'auteur basque met en avant, de façon très sérieuse et sincère, l'originalité du peuple basque, uni autour des sept provinces. Et cette lignée originelle s'explique tout simplement par l'origine de la langue elle-même.

C'est ce qu'il déclare un peu plus loin dans ce même chapitre de *la langue euskarienne* :

« La meilleure preuve de la haute antiquité des Euskariens est la langue basque elle-même ; il n'en faut pas d'autre aux hommes d'intelligence ; elle dispense de recourir au témoignage de l'histoire écrite et à celui des traditions. A ceux qui ne comprennent pas les hautes révélations de la linguistique ou que leur goût ne porte pas à s'y enfoncer, il reste la ressource de feuilleter l'histoire et d'interroger les souvenirs. Ils ne trouveront rien dans les livres, qui ne confirme hautement tout ce que nous avons dit. »

Augustin CHAHO, *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan. Itinéraire Pittoresque. Tome II*, Paris, Le Livre d'histoire, 2004.

Avec les mots de Chaho, l'identité basque touche directement à l'universel.

Et ne se résume plus à une simple identité dans le panorama des régions de France et d'Espagne.

La langue basque est une langue mère, l'*Euskal Herri* devient, de ce fait, une terre mère également.

C'est plus qu'une théorie, c'est une conviction profonde qui en vient à réécrire l'histoire même de l'Europe et de ses peuples.

Nous pouvons penser qu'il n'ya aucune objectivité dans ce que l'écrivain expose, étant *Euskaldun* lui-même, mais sa position est appuyée par de réels détails historiques semant le doute dans l'esprit du lecteur.

Parfois, tout de même, une trace de supériorité assez dérangeante émerge tout de même (« *ce qui est le signe providentiel des races indomptables et des hommes forts* »).

Toutes les caractéristiques observées par les autres auteurs français étudiés, aussi intrigantes que marginales, pourraient ainsi être expliquées par l'essence *extraordinaire* de l'identité basque. Loin d'être des détails qui iraient dans le sens inverse des lignes de Chaho, elles viendraient, au contraire les renforcer, les compléter par des exemples concrets sur ce que l'auteur avance.

De la théorie, nous passerions à la pratique, les écrits étrangers justifiant cette vision purement *euskarienne*. Mais serait-ce trop s'avancer ?

C'est peut-être seulement une nouvelle façon d'approcher le sujet. A prendre ou à laisser.

Mais ce n'est pas le sujet principal de notre étude.

Une chose est sûre, le peuple basque a quelque chose qui échappe à tous, quelque chose en face duquel nous ne pouvons rester insensible ; même les plus récalcitrants. Mais cela ne justifie en rien la sensation de prééminence qui peut s'en dégager. Les conséquences seraient trop risquées.

Toujours dans l'*Itinéraire*, Chaho nous rassure tout de même parfois sur ce point :

« *Un aveu que nous avons à faire encore, c'est que la langue française, avec sa méthode, son admirable et son infaillible clarté, est peut-être la seule de l'Europe qui puisse côtoyer l'euskarien, et qui possède assez de ressources grammaticales pour le suivre pas à pas. Deux instruments bien différents cependant, mais qui produisent la même harmonie d'idées pour l'intelligence !* »

Augustin CHAHO, *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan. Itinéraire Pittoresque.*

Tome II, Paris, Le Livre d'histoire, 2004.

L'étude de ce deuxième thème fut l'objet de nombreuses approches, propres à leur auteur et fidèles autant à leur personnalité qu'à l'époque dans laquelle ils se trouvent ancrés.

C'est ainsi que Gautier, avide de couleur locale lui assignera, sans aucun recul, les traits de l'Espagne. Il fera partie de ceux qui sont venus uniquement pour voir ce qu'il voulait voir, au risque de passer à côté de l'essentiel. L'essentiel étant l'omniprésence et la prééminence de l'euskara, la langue mère des Basques.

Un état de fait qui sera pleinement et entièrement saisi par Victor Hugo qui voit en elle le facteur d'unité le plus puissant du peuple basque.

C'est une réalité que Loti ne saisira pas de la même manière, il la verra comme support de la constance de l'identité basque qui malgré le temps qui passe et change le monde, reste la même et continue de se répandre par l'intermédiaire de l'expression populaire. Un moyen donc de survivre et de perdurer coûte que coûte à travers le temps et l'espace.

Mérimée, quant à lui, nous donnera, par l'anthropologie, la plus étrange des caractéristiques de l'identité basque.

Et la seule remarque qui pourra en ressortir est l'étonnante singularité de celle-ci.

Les Basques seraient « à part » même anatomiquement ! Les travaux sur la génétique des euskariens suivront le même pas.

Enfin, Augustin Chaho transcende toutes les représentations en donnant au peuple et à la langue basque une dimension universelle et originelle qui n'a jamais été reconnue comme telle.

Toutes les particularités mises en avant par les autres se faisant la justification de la théorie de notre auteur basque.

Quoiqu'il en soit, l'euskara reste la clé et demeure à la base de toute volonté de compréhension de la réalité basque.

Beaucoup des descriptions que nous avons pu voir, lire et étudier, ont pourtant clairement affiché l'aspect agonisant de l'Euskal Herria et de toute sa culture.

Mais la « résistance » euskarienne a été plus durable que ne le prévoyaient Hugo et Loti, pour ne citer qu'eux, puisqu'elle est aujourd'hui plus forte que jamais et tout cela plus d'un siècle après.

C'est ce que nous verrons dans la suite de notre étude, le XIXème siècle romantique faisant enfin face à notre actualité.

IV) Vision actuelle de l'identité basque :

Nous venons de découvrir l'*Euskal Herri* par le filtre des auteurs romantiques. Voyons ce qu'il en est maintenant. Voyons si cette vision du XIX^{ème} siècle a réellement perduré.

Allons faire un tour des deux côtés des Pyrénées.

Sans oublier de terminer sur les principaux intéressés : les Euskaldunak eux-mêmes.

a. **Regards extérieurs : France / Espagne**

Tout comme nous l'avons fait avec le mot *identité*, nous prendrons à témoins l'outil le plus fidèle en termes de définition et de description.

.Dictionnaires français.

Pour une plus grande clarté, élaborons donc, tout d'abord, à partir de différents dictionnaires tel que le *Trésor de la langue française*, le *Robert* puis des encyclopédies *Hachette* et *Universalis*, un relevé des définitions proposées pour le mot *basque* d'où nous tirerons ensuite une synthèse.

Trésor de la langue française

1)

- Habilleme nt : Partie découpée du vêtement qui descend au-dessous de la taille.
Habit à petites, à grandes basques.

Rem. On rencontre dans la documentation une forme régionale *baste* qui signifie « rempli fait à une pièce d'étoffe ».

Fig. Fam. *Se pendre, s'accrocher aux basques de quelqu'un* ; le suivre partout, ne pas le quitter.

Spéc. Corsage de robe serré à la taille, en forme de corset.

- Table de plomb ayant la figure d'une basque d'habit et qu'on place dans les couvertures des grands édifices sur l'angle que forme le faîte avec les arêtières, ou sous la panne du brisé d'un comble.

2)

- Adj. Qui se rapporte, qui est propre à la région qui s'étend de part et d'autre de la frontière occidentale franco-espagnole, ou à ses habitants. *Pays Basque ; langue, béret, pelote basque.*

- *Un, une basque.* Celui, celle qui habite le Pays Basque ou qui en est originaire.

Rem. Au féminin, pour éviter l'homonyme déplaisant avec *basque*, l'usage tend à imposer la forme *basquaise*

- Ling. *Le basque.* Langue parlée par les Basques.

Loc. *Un tour de basque.* Une supercherie. *Courir comme un basque.* Marcher vite et longtemps.

- Chorégr. *Pas de basque.* Marche cadencée composée de pas glissés au sol. *Saut de basque.* Mouvement appartenant à la série des jetés et consistant dans un saut d'une jambe à l'autre par un tour complet du corps.

- Mus. *Tambour de basque.* Instrument à percussion composé d'une peau tendue sur un cercle de bois dans lequel sont insérés des grelots ou des petites cymbales.

- Etym. Et Hist. 1578 « habitant du Pays Basque », « laquais originaire du Pays Basque », « laquais utilisé comme coursier » (Estienne). 1606 « nom d'un peuple de la région des Pyrénées » (Nicot). 1710 « langue du Pays Basque » (Richelet).

- Du lat. *Vasco*, *-onis*, forme sing. Du subst. Plur. *Vascones*, terme qui désignait une population composite du sud-ouest de la Espagne, attesté en emploi adj. Au sing. « basque ». *Vasco* a donné *basque* (peuple de langue pré-indo-européenne), l'accusatif *vasconem* a donné *gascon*. Le passage du *v* initial à *b* manifeste vraisemblablement un emprunt à l'espagnol et au gascon.

Le Robert Plus

- basquaise : Du Pays Basque. *A la basquaise* : avec des tomates, des poivrons et du jambon cru.
- basque (1) : Partie rapportée d'une veste, qui descend sur les hanches.

Fam. *Etre pendu aux basques de quelqu'un*, ne pas le quitter.

- basque (2) : Du Pays Basque. *Le basque* (langue non indo-européenne, la plus ancienne d'Europe occidentale).

Le Larousse

Trois entrées :

- Partie rapportée à la taille d'une veste (altération de *baste*, du provençal, *basto*).
- Du Pays Basque (latin *vasco*, *-onis*).
- Langue non indo-européenne parlée au Pays Basque.

Encyclopédie Hachette

1. Du Pays basque, relatif au Pays basque. *Béret basque. Tambour de basque* : tambourin muni de grelots.
2. Cuis. *A la basquaise*. Se dit d'une garniture pour viandes composée de tomates, de cèpes, d'aubergines, de piments, de jambon de Bayonne haché. *Poulet basquaise*.

* nom masculin. Langue agglutinante non indo-européenne et d'origine inconnue, parlée au Pays Basque.

Encyclopédie Universalis

Employé comme adjectif

- 1- Relatif au pays basque, à la langue basque

Employé comme nom

- 1- Pan ouvert d'une jaquette
- 2- En linguistique, langue agglutinante parlée au pays basque français et espagnol par un total de 800 000 personnes ayant des parentés avec le finno-ougrien.

L'ensemble de ces définitions nous montre assez clairement la ligne directrice de la vision française : à ses débuts, ce qui fait essentiellement référence au terme « basque » est l'aspect vestimentaire, musical, architectural, culturel, folklorique mais aussi à des traits de caractères soi disant établis (réputation de gens qui courent vite, de fourbes), à des expressions (être pendu aux basques de quelqu'un). La mention et le rapport à la langue vient, quant à lui, bien après et ne se pose pas comme étant essentiel.

.Dictionnaires espagnols.

Passons maintenant au deuxième pays sur lequel s'étend le Pays Basque, à savoir l'Espagne. En ce qui la concerne, nous nous baserons sur trois des dictionnaires les plus reconnus : el *Diccionario Clave*, el *Diccionario Maria Moliner*, et le dictionnaire de la langue espagnole de la *Real Academia Española*. Ainsi, voyons de quelle manière est défini le terme *basque* de l'autre côté.

Diccionario Clave

- **vasco** :

1) *Del Pais Vasco (comunidad autonoma), o relacionado con él.*

Sinonimo : *vascongado*.

2) *Del Pais Vasco francés (region del sudoeste francés), o relacionado con él.*

Sinonimo : *vascofrancés*.

3) *Lengua del Pais Vasco y de Navarra (comunidad autonoma) y del territorio vascofrancés.*

Sinonimo : *euskera, eusquera, vascuence*.

a. **vascongado** : *Del Pais Vasco (comunidad autonoma), o relacionado con el sinonimo : vasco*

b. **vascuence** : *Referido a una lengua, que es la del Pais Vasco y Navarra (comunidades autonomas) y la del territorio vascofrancés.*

Sinonimo : *euskera, eusquera, vasco*.

c. **vascongado** :

- 1) *Aplicado a personas, de alguna de las provincias llamadas Vascongadas.*
- 2) *Vascuence (lengua vasca)*

d. **vasco** : *aplicado a personas, tambien. Del Pais Vasco o del Pais Vascofrancés (territorio del sudoeste de Francia). Euscalduna. Vascuence (idioma de los vascos)*

e. **vascuence** : *del lat. vasconice. Se aplica al idioma propio del Pais Vasco hablado tambien en parte de Navarra y en el Pais Vascofrancés.*

vasco

(De vascón)

1. *Vascongado*
2. *Natural de una parte del territorio francés comprendido en el departamento de los Bajos Pirineos.*
3. *Perteneciente o relativo a esta parte.*

Vascongado, da.

(Del lat. Vasconicātus, hecho vascón)

1. *Natural del País Vasco.*
2. *Perteneciente o relativo a esta comunidad autónoma de España.*

Vasca

*Conjunto de especialidades deportivas de **pelota**, que se practica en un frontón o trinquet.*

Face au manque de matière assez remarquable du français, nous pouvons largement observer que les définitions espagnoles se font plus détaillées. Et cela peut être expliqué par deux choses : la situation géographique (en effet, la partie la plus importante du Pays Basque se situe du côté espagnol) et l'intérêt beaucoup plus grand que l'Espagne a toujours montré envers le basque par rapport à la Espagne. La langue a un statut co-officiel et les provinces, un statut d'autonomie. Ainsi, nous pouvons remarquer que l'Espagne fait davantage référence au peuple, à la langue, au pays et aux provinces elles-mêmes et délaissent un peu le côté plus culturel et pittoresque des définitions françaises.

Mais ne nous limitons pas aux seules définitions du dictionnaire, celles-ci étant trop restrictives.

Appuyons-nous et observons également quelques extraits de monographies (et autres !) d'auteurs rencontrés au hasard des bibliothèques longuement explorées ces dernières semaines...

- **Premier Extrait** : Michel LAMY : *Histoire Secrète du Pays Basque*
Paris, Albin Michel, 1980

Membre de plusieurs sociétés littéraires, Michel Lamy effectue depuis une douzaine d'années des recherches personnelles sur les civilisations anciennes, le symbolisme, les religions et l'histoire ésotérique des hommes et des peuples.

Le peuple basque ne pouvait que trouver sa place dans ses travaux.

« Le Pays Basque ne se prête pas aisément à une définition et il en est de même de ses habitants. Le Basque ou Eskualdun, ce pourrait être celui qui parle la langue basque : l'euskara, et le Pays Basque la zone sur laquelle s'étend cette influence linguistique. C'est sans doute l'approche la plus juste que l'on puisse avoir et, dans cette optique, l'Euzkadi (ou Eskual Herria) s'étendrait à peu près sur 21 000km². Mais les choses ne sont pas tout à fait aussi simples et cette définition ne représente pas la totalité du phénomène basque. En effet, si les Basques sont environ 2,5 millions sur leurs terres, aujourd'hui, ils sont au moins aussi nombreux expatriés sur le continent américain, descendants de plusieurs vagues d'émigrés depuis le XVII^{ème} siècle. Aussi, pour déterminer qui est basque, nous pensons qu'il faut définir plusieurs critères. Sera donc basque celui qui répondra au moins à deux des trois caractéristiques suivantes : parler la langue basque, habiter le Pays Basque, appartenir au groupe ethnique basque. »

- **Deuxième Extrait** : Georges Viers, *Le Pays basque*
Toulouse, Privat, 1975

Depuis 1946, Georges Viers, d'abord instituteur à Baigorri puis assistant agrégé à Bordeaux et professeur de géographie à l'Université de Toulouse-Le Mirail a parcouru le Pays Basque en tous sens, l'étudiant et réfléchissant à ses problèmes. La retraite a fait de ce fervent de l'Eskual-Herri un Ezpeletar.

« Le Pays Basque s'étend de part et d'autre de la frontière franco-espagnole et sur les deux versants de la chaîne des Pyrénées. Qu'il s'agisse de la partie française ou de l'ensemble, ce n'est pas une région naturelle car il recouvre des milieux bien différents qu'il partage du reste avec les voisins non-basques. Ce n'est non plus ni une grande province historique ou un ancien royaume coupés en deux ni, comme la devise Zazpiak Bat le laisserait croire, sept « provinces » de même appartenance ethnique : une bonne part de la Biscaye, de l'Alava, de la Navarre ne font pas partie du Pays Basque et sans doute, malgré la toponymie, depuis bien longtemps.

Il n'est en effet qu'une définition valable pour ce pays, celle qui est adoptée par ses habitants eux-mêmes : le Pays Basque ou Eskual-Herri c'est seulement la région où l'on parle la langue basque ou Eskuara. L'ethnie basque ne s'identifie donc pas à un territoire bien délimité mais à une communauté linguistique, celle des Eskualdunak, « ceux qui parlent basque », de sorte que l'Eskual-Herri peut changer de limites sans que la politique s'en mêle. »

- **Troisième Extrait** : *le Guide du Routard 2009/2010 – Pays basque*
(Espagne, Espagne) Béarn
Paris, Hachette, 2009

« Herria. C'est ce même mot qui désigne en basque à la fois le pays et le peuple. Le Basque se nomme lui-même Euskaldun, littéralement « celui qui parle le basque ». Comprendre le Pays Basque, c'est comprendre cette alchimie subtile qui unit la langue, l'homme et sa terre.

Le voyageur se laisse dès l'abord prendre au piège administratif. Il va parler de Pays Basque « français » ou « espagnol ». Il lui faudra du temps pour admettre qu'il n'y a là qu'un vernis et que les horaires ou la numérotation téléphonique peuvent être différents sans pour autant que l'essence soit dissemblable. Il entendra, dans un village d'Alava, les airs traditionnels qu'il avait essayé de chanter à Bayonne, il verra, dans une église de Biscaye, danser le même auresku qu'il avait vu à Saint-Jean-Pied-de-Port, il entendra partout les mêmes sons rocailleux de la langue, le même nasillement des gaitas, la même musique du même monde. Peu à peu, les mêmes signes lui apparaîtront au nord comme au sud pour dessiner le visage de ce qu'il faut bien appeler la civilisation basque. »

Il est à la fois toujours étonnant et normal, de par l'esprit de l'époque, d'observer la différence qu'il y'a entre nos auteurs contemporains et nos écrivains romantiques en ce qui concerne la mention de l'euskara.

Alors que les premiers définissent le peuple basque par l'existence et l'omniprésence de celle-ci, les autres ne remarquent que son côté atypique, sauvage et barbare (un autre voyageur du XIXème siècle, Joseph-Antoine Cervini, artiste de métier, s'en plaindra même : « La langue parlée ici est totalement incompréhensible : cela fait deux jours que nous ne comprenons plus les habitants, et ceux-ci nous regardent sans nous répondre [...] Il n'y a que « Sei » qui ressemble à l'italien ; tout le reste n'a rien à voir avec aucune des autres langues d'Europe. »).

Pour en revenir à nos auteurs du XX^{ème} et du XXI^{ème} siècle, il est rassurant de voir que les résultats des observations faites sur le dictionnaire ne résument pas toute la vision et la représentation globales que se font la Espagne et l'Espagne sur l'Euskal Herri.

En effet, tous rejoignent essentiellement le ressenti et le point de vue des Euskaldunak.

b. Voix d'intérieures : Pays Basque

Cette troisième section se placera ainsi du côté de « l'Intérieur ».

Dans cette deuxième sous-partie, c'est par les dictionnaires et encyclopédies euskariennes (contemporains), des récits d'auteurs basques et des témoignages de personnes qui furent interrogées par nos soins que nous tenterons de donner une vision de ce qu'est et sur quoi repose l'essence basque selon son propre peuple.

.Commençons tout d'abord par les écrits.

Pour commencer, nous prendrons les supports de trois dictionnaires et encyclopédies reconnus au Pays Basque : *Harluxet Hiztegi Entziklopedikoa*, *Hauta Lanerako Euskal Hiztegia* et *Euskaltzaindia : Orotariko Euskal Hiztegia* tiré directement de l'Académie de la langue basque.

Ainsi, en les lisant un par un, nous sommes automatiquement frappés par une chose : ils donnent tous trois entrées différentes pour le terme « basque » et tous dans le même ordre, il semblerait, d'importance ; à savoir, *euskaldun*, *euskara* et *euskal*.

Prenons, ainsi, ces trois mots un par un et comparons les définitions observées.

- **Euskaldun :**

Dans deux cas (ceux d'Harluxet et de HLEH), la première définition donnée est la suivante : « qui connaît et parle le basque » (*Euskaraz dakiena, euskaraz mintzatzen dena*) et dans le cas d'Euskaltzaindia, cette définition est placée en deuxième position et se voit remplacée par une autre : « qui est basque de naissance ».

Déjà, rien qu'à travers ses dictionnaires, nous voyons l'importance placée en la langue par les basques, c'est, en quelque sorte, celle-ci qui leur donne ce sentiment d'appartenance à la nation basque. En basque, le nom du pays est aussi étroitement lié à celui de sa langue.

En effet, *Euskal Herria = Euskararen Herria* (le pays de la langue basque), et *euskaldun = Euskara dun* (celui qui possède la langue basque). Très peu de peuples se désignent et désignent leurs pays par la connaissance de leurs langues (quant au mot *Euzkadi*, inventé par le père du nationalisme basque, Sabino Arana Goiri, au XIX^e siècle, il désigne la patrie basque. Les deux termes ont donc une portée différente. « Euskal Herria » est une notion plus géographique et culturelle, alors que « Euzkadi » est une notion politique : elle désigne une communauté autonome).

Ainsi, le fait linguistique est fondamental : c'est par sa langue qu'un Basque se définit lui-même.

- **Euskara :**

En ce qui concerne ce terme, cette fois, les trois ouvrages ont des définitions à peu près semblables : Harluxet, « langue du Pays Basque » (*Euskal Herriko hizkuntza*) ; HLEH «langue qui se parle en Biscaye, en Alava, en Guipuzcoa , en Navarre, au Labourd, en Basse Navarre et en Soule » (*Bizkaian, Araban, Gipuzkoan, Nafarroan, Lapurdin, Baxe Nafarroan eta Zuberoan mintzatzen den hizkuntza*) ; Euskaltzaindia « langue basque » (*Euskal Hizkuntza*).

Et la plupart parle également de l'*erdara*. Ce terme est utilisé par les *Euskaldunak* pour désigner les autres langues du monde. Au Pays basque, l'*erdara* désigne principalement la langue française et la langue espagnole.

Il veut littéralement dire « langue étrangère, non basque » et n'est pas péjoratif. *Erdara* a donné *erdaldun* (« celui qui possède une langue étrangère, non basque ») tout comme *euskara* a donné *euskaldun* (« celui qui possède la langue basque »).

Une nouvelle définition qui renforce ainsi l'attachement que les Basques entretiennent envers leur langue. Celle-ci ayant une importance telle qu'un mot à part entière est employé pour désigner toute personne qui ne la connaît pas. Cet état de fait établit une prise de distance et une délimitation directe avec tous ceux qui sont extérieurs à cette langue et donc à cette réalité. Et se pose comme caractéristique principale des *Euskaldunak*. Une caractéristique catégorique sur laquelle on ne peut pas revenir.

- **Euskal** - :

Euskal est un mot accessoire que l'on retrouve accroché un peu à toutes sortes de substantifs : *Euskal liburuak*, *Euskal idazleak*, *Euskal etxea* (livres en basque ; auteurs écrivant en basque, maison basque), etc.

Pour les trois, nous retrouvons ainsi la définition suivante : *Euskara izenak hitz-elkarketetan hartzen duen forma*, à savoir, « la forme que prend le terme « euskara » dans les expressions et les mots composés ».

C'est donc une sorte d'adjectif, de complément fusion qui a pour but de caractériser tout ce qui est basque. On peut le trouver séparer ou non du mot auquel il est relié ; nous pouvons remarquer, de cette manière, des mots tels que *euskaldundu* (apprendre la langue basque), *euskaltzale* (bascophile), *euskaltzain* (académicien de la langue basque).

Ainsi, l'étude de ces trois entrées de dictionnaires et d'encyclopédies de langue basque nous révèlent plusieurs choses : chacun des termes est très étroitement relié à l'euskara, la signification même de « basque » dépend de la connaissance ou non de la langue.

Puis, une deuxième observation peut nous frapper lorsque nous comparons ces définitions à celles du français et de l'espagnol : elles sont dénuées de toutes allusions à une sorte de vêtement, de folklore ou de soit disant traits caractéristiques d'un certain type basque (comme, par exemple, le fait de courir vite ; ce que nous avons pu voir plus haut).

Jusqu'à un certain point, les approches des deux entités (Pays Basque/France-Espagne) sont assez différentes : la première se base sur ce qui est essentiel pour le peuple et sur ce qui, pour elle, le définit réellement alors que la deuxième se limite surtout à une certaine image qui s'est créée de siècles en siècles et s'arrête aux seuls détails géographiques, folkloriques et vestimentaires, ne laissant que la dernière place à l'aspect linguistique.

L'un a une approche fortement subjective, identitaire et sensible, et l'autre, plus objective et scolaire. Une chose qui, au final, peut avoir une part de normalité. Mais voiler une bonne partie de la réalité.

.Mais qui des deux est au plus proche de ce que peut être la réalité basque ? De ce que peut représenter le fait d'être basque ?

Pour un autre point de vue, puisons des réponses dans le « peuple » et observons maintenant les propos synthétisés recueillis auprès de quelques amis à la suite d'une petite interview !

Amaia : basque de naissance, née au Pays Basque, parle le basque

(propos recueillis par mail)

« Bon alors, être basque, hum vague sujet quand même ! A la base, *euskaldun* = celui qui parle basque mais c'est comme ça que l'on dit basque tout court aussi. Pour moi, tu peux être, enfin, te sentir basque sans forcément parler la langue mais ça veut dire quoi aussi être basque ? Parce que, pour moi, il y'a un côté *abertzale* (patriote) = croire en ta patrie, pour moi, on est sept provinces, avec une même langue et une même culture. Donc, en gros, est basque celui qui sait l'euskara et celui qui est *abertzale*.

Maintenant, il y'a des degrés différents, des militants différents [...] il y'a un bout de conscience aussi, conscience de la richesse de la langue, de la culture, de notre terre...

C'est pas ceux qui vont aux fêtes de *Baiona* en rouge et blanc ou ceux qui vont à la fête aux piments qui vont faire avancer les choses ! [...] mais heureusement que dans les Basques, il y'en a qui parlent pas basque, on serait un peu embêté quand même mais dans un sens c'est assez paradoxal vu l'origine du mot *euskaldun* »

Maryse : « à moitié » basque (de sa mère), pas née au Pays Basque, ne parle pas le basque

Pour elle, deux choses sont essentielles et jouent forcément pour ce qui est d'être Basque : la filiation, être de parents basques mais aussi le devoir de mettre en avant, de cultiver et de faire vivre l'euskara, le patrimoine basque. Et surtout, avoir aussi du respect pour cette culture : ne pas stigmatiser, par exemple, la violence, le nationalisme sur lequel on se focalise trop et qui donne souvent une image vraiment faussée de ce qu'est le Pays Basque et de ce que sont réellement les Basques.

Myriam : basque de naissance, née au Pays Basque, ne parle pas le basque

Tout comme Maryse, Myriam considère que la filiation est la base pour se déclarer basque ou non. Les racines, pour elles, sont aussi importantes que la langue tout comme la culture. Comme elle le dit, lorsqu'elle « quitte le pays », elle se sent « fière d'être basque ».

Elle se considère basque car elle a vécu au Pays Basque, elle a été élevée et a « baigné dedans » ; son seul regret est de ne pas connaître la langue car elle se rend compte de son importance. Si un jour, un état basque devait se créer, elle se sentirait exclue par le seul fait de l'ignorance de « sa » langue malgré sa filiation.

Ganix : basque de naissance, né au Pays Basque, parle le basque

Ganix, quant à lui, rejoint directement la définition du terme *Euskaldun* : avant tout, est basque celui qui parle le basque ; et pour quelqu'un de *l'extérieur*, tenter de l'apprendre, de le parler et même l'aimer est un effort et un vecteur d'intégration.

En outre, si cette même question avait été posée alors qu'un état basque existerait, la nationalité basque présente sur les papiers compterait et serait également à prendre en compte. Enfin, la question de la fierté, déjà abordée par Myriam, est, selon lui, dangereuse car discriminatoire et peut amener, dans le pire des cas, surtout en politique, à des idées bien trop extrêmes.

Charlie : à moitié basque (de son père), pas née au Pays Basque, ne parle pas le basque

(propos recueillis par mail)

« Etre basque ? C'est avoir un nom basque, des racines au pays basque ou être né au pays basque, ou encore être intéressé par la culture basque, pas seulement intéressé mais que la culture basque corresponde totalement aux principes de la personne qui veut être basque, et donc d'avoir envie de perpétuer la tradition, la langue basque... »

Après ces quelques paroles récoltées, passons maintenant à l'observation des sentiments et des points de vue de deux auteurs célèbres au Pays Basque : Jean Haritschelhar et Bernardo Atxaga.

Jean Haritschelhar : interview publiée dans *l'Express* en août 2008 sous le titre « la langue plus forte que les gènes »

A plus de 80 ans, Jean Haritschelhar est l'un des grands spécialistes de la langue et de l'identité basque et leur défenseur toujours acharné. Agrégé d'espagnol, ancien chercheur au CNRS, il présida l'Académie de la langue basque et la chaire homonyme de l'université de Bordeaux.

« Le Congrès a rétabli la reconnaissance des langues régionales dans la Constitution, après sa suppression par le Sénat. Comment accueillez-vous ce revirement ? »

Le Pays basque est littéralement « le pays de la langue basque », Euskal Herria. Le basque (euskara) est la langue des Basques. Pas nécessairement leur seule langue – il y a bien longtemps que les Basques connaissent la nécessité et les bienfaits du plurilinguisme ! – mais certainement leur langue propre et spécifique. En 1994 déjà, l'Académie de la langue basque, dont j'étais le président, demandait que le basque soit reconnu comme langue officielle au Pays basque, au même titre que le français.

[...]

En Espagne, que représente la langue dans l'identité basque ?

Si le français représente l'identité pour tout Français, le basque représente l'identité pour tout Basque.

[...]

Le basque n'est-il toutefois pas plus un relais identitaire qu'une voix d'échange avec l'extérieur ?

Dans les provinces du Pays basque espagnol, il est utilisé aussi bien juridiquement que commercialement. Il existe un bulletin officiel en basque. Ailleurs, c'est une langue qui sert d'échange entre les Basques...

[...]

Comment définissez-vous l'identité basque ?

Etre basque, se sentir basque, suppose la reconnaissance d'un état de fait lié à une géographie, à une histoire ou encore à une communauté linguistique. Les motivations peuvent être différentes pour chacun.

C'est-à-dire ?

Certains se pensent basques parce qu'ils sont nés au Pays basque, même de parents « étrangers », et même s'ils ne parlent pas l'euskara. Ils se sentent de « nationalité basque ». D'autres, nés de parents basques, vivent loin du pays.

Ils ont souvent oublié, ou n'ont jamais appris la langue, mais ils se sentent basques par filiation. Il y a aussi ceux qui sont nés au Pays basque, de parents basques, mais qui ne parlent pas la langue.

Qui leur refuserait le droit d'être basque ? Il y a enfin les euskaldun, qui parlent naturellement la langue ancestrale. Mais aussi ceux qui, venus en terre basque, ont obtenu leur lettre de naturalisation en l'apprenant. Etre basque, c'est se considérer membre de la « nation » basque, que l'on soit de citoyenneté espagnole, française ou américaine. C'est avoir conscience de faire partie d'un peuple, d'une communauté sociale, spirituelle et affective.

Un étranger qui s'installe au Pays basque a-t-il intérêt à apprendre l'euskara ?

Certainement. Son intégration sera plus facile.

Vous sentez-vous plus basque que français ?

Je suis de nationalité basque, de citoyenneté française et, en rêve, européen.

[...]

Croyez-vous à une identité génétique basque ?

On a longtemps dit qu'un Basque devait avoir quatre grands-parents basques, c'était un concept du XIXe siècle. A cette période, l'affaire Dreyfus éclatait en Espagne, l'antisémitisme était fort. Cela correspond à une époque.

Et aujourd'hui ?

On n'examine plus les crânes, mais l'ADN. Je laisse faire les experts. Il paraît que le facteur Rhésus négatif est plus répandu ici qu'ailleurs. Ce sont des choses que la science devra éclaircir, je ne m'aventurerai pas sur ce terrain. Pour moi, ce qui compte, beaucoup plus que les gènes, c'est l'esprit, la culture... et la langue ! »

Bernardo Atxaga : **Extraits de son œuvre *Pays Basque et Culture : le réveil du hérisson***, Pau, CAIRN, 1999.

Bernardo Atxaga, de son vrai nom José Irazu Garmendia, est né à Asteasu, dans la province du Guipuzcoa. C'est en langue basque et sous le pseudonyme de Bernardo Atxaga que Joseba Irazu diffuse ses premiers textes. Il publie son premier texte en 1972 et son premier roman en 1976. Auteurs de poèmes, romans et nouvelles, il a déjà écrit une vingtaine de romans pour la jeunesse. En 1989, Bernardo Atxaga a reçu le *Premio Nacional de Narrativa* (décerné par le Ministère de la culture espagnol) pour son roman *Obabakoak* traduit en plus de dix langues.

« *Avertissements aux navigateurs*

Il est curieux que les petites nations, les petites communautés dont les langues – pour reprendre les mots d'un poème – n'ont jamais mis les pieds dans les jardins de la Cour ni foulé le marbre des palais gouvernementaux, continuent de mériter le nom qu'elles avaient jadis et qui les différenciaient d'autres nations asservies à l'empire ou faisant partie de l'empire lui-même ; il est curieux qu'Euskal Herria, c'est-à-dire la terre où l'on parle le basque, ou l'euskara, continue de mériter son nom, qu'elle continue d'être un lieu où les gens ne vivent ni ne se comportent tout à fait comme on vit et se comporte en Espagne et en Espagne ; il est curieux que nous les Basques, si peu nombreux, si minoritaires, si tiny fish dans un monde où, au-delà de la douce rhétorique du pouvoir, finit toujours par émerger la raison du plus fort, nous continuions de dire etxera noa (je vais à la maison) lorsque d'autres disent Me voy a casar ou I'm going home... J'insiste comme nous pouvons le voir sur l'aspect linguistique. Ce n'est pas par hasard.

A l'instar de la plupart des Basques, je crois que ce qui caractérise le mieux notre comportement et notre manière de vivre, c'est notre rapport – qu'il soit étroit ou non – à l'euskara, point qui de ce fait mérite notre attention, puisque nous ne pouvons le perdre sans nous perdre, du moins, en partie nous-mêmes. »

Nous avons eu accès à toutes sortes d'approches à travers toutes sortes d'écrits : témoignages, interview, littérature, étude. Tout support est bon pour exprimer son attachement à la langue et c'est une des réalités les plus basques possibles. Comme tous le traduisent, d'une manière différente et personnelle, sans Euskara, il n'y aurait pas d'Euskal Herria. Tout le peuple basque, ainsi que toute sa culture, vivent et dépendent de la langue. Nous pourrions même dire qu'elle est l'un de leur plus grand facteur d'unification. Et donc le fondement de leur identité.

Le désir d'un peuple uni autour d'une culture, d'une langue, d'une nation, d'un seul pays, d'un seul état et dans un rêve, un projet qui maintenant traverse les années, voire les siècles.

C'est une manière d'appréhender la réalité basque : par l'euskara, une langue qui englobe toutes les caractéristiques de l'être basque. Et c'est peut-être la meilleure. La plus juste. Et la plus sensée.

Un élément essentiel que les auteurs romantiques n'ont pas tous saisi et à côté duquel ils sont passés. Malheureusement passés.

Excepté l'intérêt purement linguistique et sociologique qu'elle a procuré, elle n'a pas été considérée à sa juste valeur.

Les voyageurs de ce XIX^{ème} siècle romantique n'ont pas cherché et observé l'identité basque par le bon filtre. Et en n'intégrant aucunement, en grande partie, l'euskara dans leurs observations et leurs impressions, ils ont tout simplement manqué la pleine compréhension de l'identité et l'essence basques.

En effet, l'euskara est le « seul lien qui relie le Basque d'aujourd'hui à celui d'il y'a cent, deux cents, cinq cents, mille ans » (Koldo Izagirre).

Victor Hugo fut un des seuls à l'assimiler.

Vue de l'extérieur ou de l'intérieur, la réalité basque rejoint, tout de même, à un moment ou à un autre la notion de peuple et de langue ; pour certains, celle-ci est déjà acquise depuis longtemps, pour d'autres, elle arrive progressivement au travers des années.

Et bien que les *Euskaldunak* soient les mieux placés pour parler de leur identité, nous avons pu le voir, les chercheurs et auteurs actuels qui s'y intéressent sont tout de même assez lucides et pertinents sur ce qu'ils peuvent voir et déduire de leurs observations.

Contrairement aux auteurs romantiques qui n'y verront pas forcément le cœur même de l'identité euskarienne.

C'est en cela que la vision du Pays Basque peut avoir changée. La prise de conscience est plus grande et plus générale.

Le lieu, de par sa Nature, reste idyllique mais la figure du Basque, par rapport au XIX^{ème} siècle, s'est transformée : du bon sauvage romantique, nous sommes passés à un lutteur permanent pour la survie de sa culture.

C'est une image clairement ancrée dans l'inconscient collectif et véhiculée, malheureusement, par tous nos généreux, mais parfois dangereux, moyens de communications ; sans oublier les médias.

Certains clichés demeurent donc. Et ne sont pas prêts de disparaître.

Avantages ou désavantages de cette constance basque si étonnante, ils ont été le prix à payer pour une certaine reconnaissance et visibilité aux yeux de toute une époque et de tout un monde.

Tant de livres et de chemins parcourus, tant de pages écrites et malgré tout, j'ai autant l'impression d'avoir presque fait le tour intégral de cette identité basque du XIX^{ème} siècle que de m'en être seulement approchée...

J'en viens même à penser que ça doit être le lot de toute étude sur le Pays Basque, sur son peuple ou sur sa langue. Tout une entité qui, semble-t-il, nous échappera toujours.

Mais c'est peut-être mieux comme ça ; un mystère n'a plus d'intérêt s'il se voit un jour résolu.

Que dire de plus que je n'ai déjà dit dans ce mémoire ?

L'influence et l'empreinte romantiques ont été plus que manifestes en *Euskal Herri* durant ces années 1800.

Mais deux conclusions peuvent être décidées au vue des nombreux récits de voyage étudiés : tous sont venus, tous ont vu mais tous n'ont pas regardé. Très peu ont pu réellement rencontrer le Pays Basque.

Et ceux qui ont pu le faire ont pris conscience de son essence, à savoir, de sa langue.

Chacun a donné une approche différente tout en répondant aux demandes et à la mode de son temps. Les *Euskaldunak* ont ainsi été observés par le filtre du romantisme, de l'exotisme, de la science, de la politique, de l'ésotérisme et du patriotisme.

Des visions aussi éclectiques les unes que les autres qui apportèrent et dessinèrent chacune à leur façon une facette du Pays Basque contribuant ainsi à donner une image précise de cette terre, qui, encore aujourd'hui, perdure par certains côtés.

Nous pouvons remercier les romantiques autant que nous pouvons leur en vouloir.

Les remercier doublement car ils ont, également, clairement permis à cette époque une revalorisation culturelle et intellectuelle de la langue basque.

En effet, la vague philologique romantique va obliger les Basques à se créer leur propre littérature : l'effet secondaire de cette passion de la philologie par des romantiques découvreurs d'âme nationale (Humboldt) va leur permettre de s'éveiller à la valeur de leur propre culture et de leur propre histoire.

Beaucoup d'écrivains basques naîtront, et, en plus de cela, de *purs romantiques* !

Nous en avons eu un exemple avec Augustin Chaho.

Mais bien d'autres chanteront l'histoire du peuple basque et de la mélancolie de son âme, les plus connus étant Pierre Topet Etchahun, Jean Baptiste Elissamburu, Jean baptiste Camoussarry mais aussi José Maria Iparragirre, un autre romantique politique qui fit de « Gernikako Arbola » l'hymne quasi officiel des *Euskaldunak*.

Les romantiques « étrangers » ont ainsi juste eu le rôle d'étincelle, la flamme basque s'étant très vite entretenue d'elle-même.

Et encore aujourd'hui, elle continue à brûler répandant son originalité, son individualité autant que son universalité sur tout ce qu'elle peut toucher.

Elle apporte autant qu'elle peut prendre.

Elle est aussi fascinante, rassurante que terrifiante.

Et, pour tout ça, jamais, ô jamais, nous n'espérons la voir s'éteindre...

Bibliographie

Cet ensemble regroupe les différents ouvrages consultés autour du concept de l'identité basque essentiellement. Nous trouvons ainsi autant des ouvrages généraux tels que le dictionnaire *Robert Plus* que des ouvrages spécifiques comme l'*Histoire de la littérature française*, l'*Introduction à la vie littéraire du XIXème siècle* ou *Voyage au Pays Basque* d'Alexandre Hurel.

La plupart de ses œuvres traitent ainsi des différentes traversées réalisées au Pays Basque par des auteurs français du XIXème siècle mais également de l'*Euskal Herri* en lui-même, de son peuple, de sa culture et de sa langue. Leur aide fut précieuse en ce qu'ils m'ont permis de trouver les supports d'étude du mémoire, à savoir les extraits des récits de voyage, mais également d'avoir une vision globale de l'identité basque en passant par l'observation et l'analyse de chacune de ses spécificités.

Ouvrages Généraux :

Hiztegia, Dictionnaire Mini Français/Basque, LUR, 1996.

510 p.

Le Larousse, Mini-dictionnaire Espagnol/Français, Paris : Larousse-Bordas, 1999.

314 p.

Le Robert Plus, dictionnaire de la langue française, Paris : Espagne Loisirs, 2007.

1594 p.

.

Ouvrages Spécifiques :

- **Sur le Romantisme**

BRUNEL, Pierre. *Histoire de la Littérature Française*. Nancy : BORDAS, 1972.
767 p.

DUMONT, Francis. *Les petits romantiques français*. Paris : Les cahiers du Sud, 1949.
300 p.

FOURCASSIE, Jean. *Le Romantisme et les Pyrénées*. Toulouse : ESPER [Entente pour la Sauvegarde du Patrimoine Régional], 1990. 448 p.

GENGEMBRE, Gérard. *Le romantisme*. Paris : Ellipses, 1995. 120 p.

Voyager en France au temps du romantisme : poétique, esthétique, idéologie. Textes réunis et présentés par GUYOT, Alain et MASSOL, Chantal. Grenoble : ELLUG, Université Stendhal, 2003. 399 p.

MOURA, Jean-Marc. *Lire l'exotisme*. Paris : Dunod, 1992. 238 p.

TADIE, Jean-Yves. *Introduction à la vie littéraire du XIXème siècle*. Paris : Armand Colin, 2004. 221 p.

- **Sur le Pays Basque**

ALLIERES, Jacques. *Les Basques*. Paris : Presses Universitaires de Espagne, 2003.
127 p.

ATXAGA, Bernardo. *Pays Basque et Culture : le réveil du hérisson*. Pau : CAIRN, 1999. 128 p.

BIDART, Pierre. *La singularité basque*. Paris : Presses universitaires de Espagne, 2001. 367 p.

COLLINS, Roger. *Les Basques*. Paris : Perrin, 1991. 215 p.

DAVANT, Jean-Louis. *Histoire du peuple basque*. Bayonne Donostia : Elkarlanean, 2000. 311 p.

Nations Basques : peuple mythique, aventure universelle. Dirigé par GABASTOU, André. Paris : Autrement, 1994. 240 p.

GOYHENETCHE, Manex. *Histoire Générale du Pays Basque. Le XIXème siècle : 1804 – 1914, Tome V*. Bayonne Donostia : Eelkar, 2005. 359 p.

Etre Basque. Sous la direction de HARITSCHELHAR, Jean Toulouse : Privat, 1983. 498 p.

Euskal Herria : 1789 – 1850 : actes du colloque international d'études basques, Bordeaux, 3-5 mai 1973.

Organisé par l'Université de Bordeaux III, Institut d'études ibériques et ibéro-américaines et par Euskaltzaindia. Bayonne : Société des amis du Musée Basque, 1978. 282 p.

JAUREGUIBERRY, Francis. *Question nationale et mouvements sociaux en Pays Basque*. Paris : L'Harmattan, 2007. 389 p.

LAMY, Michel. *Histoire secrète du Pays Basque*. Paris : Albin Michel, 1980. 344 p.

ORPUSTAN, Jean-Baptiste. *Précis d'histoire littéraire basque 1545 – 1950, cinq siècles de littérature en euskara*. Saint Etienne de Baïgorry : Izpegi, 2006. 308 p.

VIERS, Georges. *Le Pays Basque*. Toulouse : Privat, 1975. 175 p.

- Témoignages et récits de voyages en Pyrénées et en *Euskal Herri*

BOUCHER DE CREVECOEUR, Etienne. *Bidassoa et Pays Basque – Souvenirs de 1819*. La Rochelle : La Découvrance, 2006. 120 p.

Un travail complet sur les Pyrénées. Antoine-Ignace Melling et Joseph-Antoine Cervini en 1821 pour rassembler les matériaux du Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises et les départements adjacents (Paris-Strasbourg 1826-1830).

Lettres présentées et annotées par BOSCHMA, Cornelis, DUTHEIL, Frédéric et SAULE-SORBE, Hélène. Pau : Pin à Crochets, 2000. 287 p.

CHAHO, Augustin. *Voyage en Navarre pendant l'insurrection des Basques : 1830 – 1835*

L'agonie du parti révolutionnaire en Espagne : Lettre à Monsieur Jacques Laffitte. Marseille : Laffitte reprints, 1979. 508 p.

CHAHO, Augustin. *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan. Itinéraire pittoresque, Tome I*. Paris : Le livre d'histoire, 2004. 316 p.

CHAHO, Augustin. *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan. Itinéraire pittoresque, Tome II*. Paris : Le livre d'histoire, 2004. 549 p.

DAVANT, Jean-Louis. *Victor Hugo et le Pays Basque : « la langue basque est une patrie »*. Donostia : Elkarlanean, 2002. 188 p.

FRANCISQUE, Michel. *Le Pays Basque : sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique*. Bayonne : Elkar, 1994. 552 p.

Je vous écris du Pays Basque. Textes recueillis par GARNUNG, Jean-Louis. Urrugne : Pimientos, 2003. 218 p.

HUGO, Victor. *Voyage vers les Pyrénées*. Paris : Editions du Félin, 2001. 266 p.

HUREL, Alexandre. *Voyage au Pays Basque*. Pimientos, 2002. 224 p.

LOTI, Pierre. *Le Pays Basque : Récits et impressions de l'Euskal Herria*.

Bordeaux : Aubéron, 1992. 194 p.

MERIMEE, Prosper. *Lettres d'Espagne*. Paris : Editions Complexe, 1999. 174 p.

D'Espagne outre Pyrénées : en bateau et sur les routes d'Aquitaine / Choses vues, rêvées et lues par Christian August Fischer vers 1800. Textes traduits de l'allemand, présentés et annotés par RUIZ, Alain. Pau : Editions du Pin à Crochets, 2004. 226 p.

SAVY, Nicole. *Victor Hugo voyageur de l'Europe essai sur les textes de voyages et leurs enjeux*. Bruxelles : Labor : Archives et Musée de la Littérature, 1997. 184 p.

VON HUMBOLDT, Wilhem. *Los Vascos*. Traduction de Miguel de Unamuno.

Saint Sébastien : Astero, 2006. 224 p.

VON HUMBOLDT, Wilhem. *Primitivos pobladores de Espana y lengua vasca*. traduction de Francisco Echebarria. Madrid : Minotauro, 1959. 243 p.

WEBSTER, Wentworth. *A la découverte des basques : Mœurs et Institutions, République des Pyrénées, Faceries, Pastorales, etc... Les loisirs d'un étranger au Pays Basque*. Donostia : Elkarlanean, 1998. 364 p.

- **Sur l'identité**

BAYART, Jean-François. *L'illusion identitaire*. Paris : Fayard, 1996. 306 p.

L'identité régionale – l'idée de région dans l'Europe du Sud-Ouest.

Actes des deuxièmes journées d'études organisées par le Centre d'Etudes Nord du Espagne – Aquitaine. CNRS : Paris, 1991. 396 p.

CHAUSSIER, Jean-Daniel. *Quel territoire pour le Pays basque ? Les cartes de l'identité*. Paris : L'Harmattan, 1996. 295 p.

IZAGIRRE, Koldo. *Incursiones en territorio enemigo*. Pamplona : Pamiela, 1997.
140 p.

NOIRIEL, Gérard. *A quoi sert l'identité « nationale »*. Marseille : Agone, 2007. 154 p.

THIESSE, Anne-Marie. *La création des identités nationales : Europe XVIIIème-Xxème siècle*. Paris : Editions du Seuil, 1999 et 2001 pour la bibliographie mise à jour. 307 p.

- **Ouvrages Annexes**

CARRIERE-PRIGNITZ, Gisèle, DUCHE-GAVET, Véronique et LANDEROUIN, Yves. *Les Pyrénées, une frontière ?* Paris : L'Harmattan, 2005. 313 p.

CHAHO, Augustin. *Paroles d'un voyant*. Bayonne : Harriet, 1989. 122 p.

Ecrire le voyage : actes du colloque organisé par le Centre interuniversitaire d'études hongroises, Paris, les 21, 22, 23 janvier 1993. Textes réunis par GYÖRGY, Tverdota.
Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle, 1994. 272 p.

Le Guide du routard 2009/2010 – Pays Basque (Espagne, Espagne) Béarn.
Paris : Hachette, 2009. 599 p.

ZABALO, Joseph. *Augustin Chaho ou l'Irrintzina du matin basque*.
Biarritz : Atlantica, 1999. 219 p.

- **Liens Internet**

- <http://www.academie-francaise.fr/dictionnaire/>

Académie Française

- <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

Trésor de la Langue Française

- <http://www.ehmelhm.hachette-multimedia.fr/search.html>

Encyclopédie Hachette

- <http://www.euskadi.net/harluxet/>

Harluxet Hiztegi Entziklopedikoa

- <http://www.euskaltzaindia.net/oeh>

Euskaltzaindia orotariko euskal hiztegia

- <http://www.euskara.euskadi.net/r59-15172x/eu/sarasola/sarasola.apl>

Hauta Lanerako Euskal Hiztegia

- <http://www.larousse.fr/dictionnaires>

Larousse

-http://www.lexpress.fr/region/jean-haritschelhar-la-langue-plus-forte-que-les-genes_554030.html

<http://www.lexpress.fr/>

Interview de Jean Haritschlhar sur l'identité basque

- www.rae.es

Real Academia Española

« J'écris dans une langue étrange. Ses verbes,
la structure de ses propositions relatives,
les mots qui lui servent à désigner les vieilles choses
- les fleuves, les plantes, les oiseaux –
n'ont nulle part ailleurs de frères.
Maison se dit *etxe* ; abeille *erle* ; mort *heriotz*.
Le soleil des longs hivers, *eguzki* ou *eki* ;
Le soleil des printemps doux et pluvieux,
Eguzki ou *eki* aussi, ce qui va de soi ;
C'est une langue étrange, mais moins qu'on ne le prétend.

Née, dit-on, à l'époque mégalithique
Elle a survécu, langue têtue, en se tenant en retrait,
En se cachant comme un hérisson en ce lieu
Que, grâce à elle précisément,
Bien des gens appellent, à présent, le Pays Basque ou *Euskal Herria*.
Cependant, son isolement ne fut jamais absolu :
Gato, c'est *katu* ; pipe, *pipa* ; logique, *logika*.
Comme dirait en conclusion le prince des détectives,
Le hérisson, mon cher Watson, sortit de sa tanière
Et visita beaucoup d'endroits, surtout Rome.

Langue d'une minuscule nation,
Langue d'un pays qui ne se voit pas sur la carte,
Qui n'a jamais mis les pieds dans les jardins de la Cour
Ni foulé le marbre des édifices gouvernementaux ;
Elle n'a produit, en quatre siècles, pas plus d'une centaine de livres :
Le premier en 1545 ; le plus important en 1643 ;
Le Nouveau Testament, calviniste, en 1571 ;
La Bible complète, catholique, vers 1860.
Le rêve fut long, la bibliothèque brève ;
Mais au vingtième siècle, le hérisson se réveilla. »

Bernardo Atxaga
Pays Basque et Culture



Amar Lur pris par Lysiane Jacquet
(Vue de Saint-Jean-Pied-de-Port)

« Les Euskariens sont la nation antique, la seule antique de l'Europe : la langue, loi, mœurs, race et nationalité, comparez tout cela, s'il vous plaît, à l'eau d'un fleuve privilégié qui toujours coule en flots limpides, toujours le même depuis sa source, qu'il faut placer au berceau de l'humanité. »

Augustin Chaho

Derniers mots...

Avant que vous ne fermiez définitivement les pages de ce mémoire, je voudrai remercier personnellement tous ceux qui m'ont aidé dans mes recherches et mon travail et, surtout,

Mr Ur APALATEGI, mon directeur de recherches pour sa disponibilité, sa patience et sa confiance.

Et merci également à tous ces auteurs, d'ici et d'ailleurs, d'avant et de maintenant qui se sont risqués à approcher l'âme basque et qui m'ont été d'une grande aide pour réunir toutes les informations concernant le sujet de ce mémoire.

Ils m'ont également permis de découvrir et de redécouvrir ce pays, ce peuple et cette langue qui me tiennent tant à cœur.

Enfin, milesker Ama Lur pour ton asile de tous les jours...ton amour et ta sérénité.

Certaines épreuves auraient été beaucoup plus dures si tu n'avais pas été là.